# MEMOIRES
## *ET AVANTURES*
# D'UN HOMME
## *DE QUALITÉ.*

TOME QUATRIEME.

9449m, = Prevost d'Exiles, Antoine Fran

# MEMOIRES
## *ET AVANTURES*
# D'UN HOMME
## *DE QUALITÉ*

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

*Revûe & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.*

TOME IV.

A AMSTERDAM,

*Et se trouve à Paris*

Chez
- *MARTIN*, rue S. Jacques.
- *DESAINT & SAILLANT*, rue S. Jean de Beauvais.
- *POIRION*, rue S. Jacques.
- *DURAND*, rue du Foin.
- *HOCHEREAU*, *PISSOT*, Quai de Conti.

M. DCC. LVI.

281760 / 23. 1. 33

PQ
2021
M5
1756
t.4

# MEMOIRES
## DU
## MARQUIS DE***.

### *LIVRE NEUVIE'ME.*

UN homme, qu'on délivre tout d'un coup d'un pesant fardeau, n'est pas plus soulagé que je le fus en sortant de Madrid. Ma respiration me sembloit plus douce & plus libre, comme si l'air où nous entrions eût été moins épais, ou comme si l'on m'eût ôté le poids qui me tenoit la poitrine opressée. J'embrassai le Marquis, avec

un mouvement de joie, que je n'avois pas ſenti depuis longtems. N'êtes-vous pas content de notre départ ? lui dis-je, n'éprouvez-vous pas déja que l'éloignement pourra ſervir à rendre un peu de tranquillité à votre cœur ? Il me répondit, en ſoupirant, qu'il falloit de plus grands remedes pour des maux tels que les ſiens ; qu'en vain s'éloignoit-il de Madrid pour retrouver la paix, puiſqu'il portoit une image, au fond de ſon ame, qui y entretiendroit toute ſa vie le trouble & la douleur. N'eſpérez pas, continua-t-il, que je reprenne jamais l'humeur que vous m'avez connue. Je vivrai, puiſque le Ciel me l'ordonne ; mais je veux vivre dans la triſteſſe ; j'y trouve de la douceur, & tous les plaiſirs du monde en auroient moins pour moi, que les

larmes que vous me voiez répandre. C'eſt un bien, du moins, que perſonne ne pourra m'arracher.

Il n'étoit pas encore tems de le combattre par des raiſonnemens, ni de prétendre le guérir tout-à-fait. Je me contentai de lui dire que j'eſpérois beaucoup du tems & de ſon courage ; que je ne condamnerois jamais une douleur modérée, & qu'il étoit bien juſte qu'il conſervât, toute ſa vie, le ſouvenir d'une perſonne dont il avoit été ſi tendrement aimé.

Nous n'eumes point d'autre avanture en chemin, que celle qui arriva au Marquis dans un village au-delà de Plazentia, où nous nous étions arrêtés pour y paſſer la nuit. Il lui prit envie de ſortir de la maiſon, tandis qu'on nous préparoit à ſouper. Ses rêveries le conduiſirent dans un Bois fort grand, qui

étoit proche du lieu ; & s'y étant enfoncé imprudemment, il s'égara de telle ſorte, qu'il ne put retrouver ſon chemin. Surpris de ne le pas voir revenir, je le fis chercher de tous côtés juſqu'à la nuit. On ne m'en apprit point d'autres nouvelles, ſinon qu'il étoit entré dans le Bois, ſans que perſonne l'en eût vû ſortir. Je tombai dans une inquiétude extrême. Je fis allumer de la paille en cent endroits ; & je mis à ſa ſuite plus de vingt perſonnes du village, qui connoiſſoient tous les endroits écartés du Bois. Enfin vers minuit, c'eſt-à-dire, après que j'eus paſſé trois ou quatre heures dans une mortelle allarme, je le vis revenir à cheval, avec deux jeunes Eſpagnols de ſon âge. Il me fit des excuſes de ſon retardement, dont il rejetta la cauſe ſur

les deux Messieurs qui l'accompagnoient. Il me dit, que s'étant égaré dans le Bois, & cherchant le moien d'en sortir, il les avoit rencontrés, qui venoient de la chasse; qu'il leur avoit appris son embarras, en les priant de le remettre dans son chemin; mais qu'au lieu de lui accorder cette grace, ils lui en avoient fait une autre, en le trompant par honnêteté; qu'ils l'avoient conduit à leur Château, qui étoit de l'autre côté du Bois; qu'ils l'avoient forcé de souper avec eux; & qu'il se seroit laissé même engager à y prendre un lit, s'il n'avoit appréhendé que son absence ne me causât trop d'inquiétude. J'étois si content de le revoir, que j'oubliai aisément la peine où il m'avoit jetté. Les deux Espagnols étoient de jeunes gens de condi-

tion, qui avoient été charmés de cette rencontre : & voiant à notre figure & à notre équipage, que nous n'étions point des perſonnes du commun, ils firent leurs efforts pour nous retenir quelques jours dans leur Terre. J'étois trop réſolu de quitter l'Eſpagne pour y conſentir.

Cependant nous reçûmes civilement leurs honnêtetés. Ils paſſerent le reſte de la nuit avec nous, & nous raconterent pluſieurs ſingularités curieuſes du Roiaume de Leon, où Plazentia eſt ſituée. Rien ne me parut plus extraordinaire que ce qu'ils nous apprirent des Magiciens, ou Sorciers, dont ce païs eſt rempli. En rapportant ces ſortes d'hiſtoires, je n'en garantis pas la vérité; il me ſuffit d'être fidele dans la relation que j'en fais, & d'écrire les choſes

telles que je les ai entendues. J'étois à la chaſſe, il n'y a pas plus de deux mois, nous dit l'un des deux jeunes Eſpagnols, avec un valet qui menoit mes chiens. Après une journée aſſez heureuſe, je paſſai par le Bois où Monſieur s'eſt égaré; le tems m'aiant paru commode pour l'affut, j'ordonnai à mon valet d'aller m'attendre à la ſortie du Bois, & je montai ſur un arbre, dans l'eſpérance de tuer un Chevreuil ou un Sanglier. A peine y avois-je été un demi quart d'heure, que je vis courir un grand Loup, qui s'arrêta à vingt pas de moi. Dans le moment que j'allois tirer, il ſe dépouilla de la peau dont il étoit couvert, & je n'apperçus plus qu'un homme, aſſis au pied d'un arbre, & qui paroiſſoit fatigué. Ma ſurpriſe fut extrême; mais elle redoubla un

inſtant après, lorſque j'eus vû venir un autre Loup du côté oppoſé, s'aſſeoir avec le premier, devenir homme après s'être auſſi dépouillé de ſa peau, & s'entretenir avec ſon voiſin. La peur ſe joignit alors à l'étonnement ; je m'imaginai que ſi ce n'étoit pas deux Diables, c'étoit du moins deux Sorciers ; & comme ces Malheureux ſont capables des derniers crimes, j'étois tremblant ſur mon arbre, & je me cachois de quelques branches, ſans faire le moindre bruit. Enfin, après un entretien d'une heure, ils ſe leverent, reprirent leur peau, & avec elle toute la figure de deux véritables Loups. Ils s'acheminerent vers l'endroit où mon valet m'attendoit. Mes chiens les ſentirent, ou les apperçurent. J'en avois ce jour-là quatre des plus vigoureux ; ils échap-

perent à mon valet, qui les tenoit en lesse, & se mirent après les deux Loups. J'entendis les cris du valet, & le bruit des chiens. Je mis deux balles mordues dans mon fusil, ne doutant point qu'ils ne reprissent leur chemin vers moi, & je me disposai à tirer. Ils passerent effectivement à dix pas; j'en blessai un, qui tomba, & que je crus mort. Je descendis de l'arbre. Mes chiens l'environnoient, en jappant d'une force extraordinaire; mais ils n'osoient l'approcher. Mon valet arriva dans l'instant: nous aillons percer ce Miserable de coups de poignards, sans sçavoir s'il étoit homme ou loup, & uniquement pour ma sûreté. Mais lorsqu'il vit sa mort inévitable, il me demanda la vie, d'une voix triste & humiliée, en m'appellant par mon nom. Je lui

fis ôter ſa peau par mon valet : elle étoit attachée, ſous ſon ventre, avec des agrafes. Je le reconnus pour un Paiſan d'un village voiſin. Malheureux, lui dis-je, tu meriterois le dernier ſupplice. Où allois-tu ? Quel eſt ton deſſein ? Il me répondit que je l'avois bleſſé mortellement, qu'il me prioit de lui faire donner du ſecours. Tu m'apprendras auparavant, repliquai-je, ce que c'eſt que l'horrible état où je te trouve, & comment tu peux courir comme un loup, puiſque tu es un homme. Il me dit, en tremblant, que c'étoit un ſecret qu'il avoit appris de ſon Pere ; qu'il en avoit quantité d'autres, auſſi ſurprenans, & qu'il me les apprendroit volontiers, ſi je voulois lui ſauver la vie. Je donnai ordre à mon valet de le charger ſur ſes épaules, parce qu'il

étoit trop blessé pour marcher, & je le fis porter ainsi au Château. Il étoit si affoibli, que je né tirai que quelques paroles de lui en marchant. Comme nous entrions dans ma cour, & que j'appellai du monde pour le faire enfermer dans une chambre, où mon dessein étoit qu'on en prît soin, mon valet fut précipité rudement par terre. Je crus d'abord qu'il succomboit sous son fardeau, & que c'étoit lassitude; mais s'étant relevé aussitôt, nous ne vîmes plus le Malheureux qu'il avoit apporté. Je ne puis vous dire ce qu'il devint, ni par quel art il put nous échapper si brusquement. Ce qui est certain, c'est que la nuit n'étoit pas sombre, & que j'aurois dû l'appercevoir, s'il s'étoit enfui d'une maniere naturelle.

Le Gentilhomme Espagnol nous

attesta, par cent sermens, la vérité de cette avanture. Son compagnon ne manqua pas de nous en raconter aussi quelques-unes, avec le même détail de circonstances, & les mêmes précautions pour exciter notre foi. Ils nous protesterent, tous deux, que rien n'étoit plus commun aux environs de Plazentia, que de voir des grêles & des tonnerres dans les jours les plus sereins, des mortalités d'animaux, des changemens d'hommes & de femmes en différentes especes de bêtes, des enlevemens d'enfans dès le berceau, & sous les yeux de leurs Meres, sans qu'elles apperçussent les Ravisseurs ; des assemblées nocturnes, où l'on prétendoit qu'il se passoit mille choses abominables. Qu'on enterre un mort, ajouterent-ils ; si c'est une personne dont la constitution

fût bonne avant sa maladie mortelle, on trouve sa fosse ouverte deux heures après l'enterrement, & le cadavre a disparu : souvent même il est enlevé, avant que d'être enseveli. Le Maître de l'Auberge où nous étions, qui étoit débout à nous écouter, assura que le corps de sa femme avoit été emporté de cette maniere, & que trois jours après, il avoit été rapporté dans la chambre où elle étoit morte ; de sorte qu'il avoit pensé mourir de fraieur en la retrouvant nue sur une table, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Elle avoit, nous dit-il, le ventre & l'estomac ouvert, & l'on en avoit tiré le cœur, le foie, & tout ce qu'on appelle les parties nobles.

J'ai naturellement un peu d'incrédulité pour tous les événemens surnaturels ; ainsi, quelque bonne

idée que j'euſſe de nos deux Eſpagnols, je regardois leur récit comme un conte inventé pour nous divertir, & je ne pus m'empêcher de leur en témoigner quelque choſe en badinant. Ils continuérent de me proteſter qu'ils étoient ſinceres : mais ils ne m'auroient pas perſuadé davantage, ſi je n'euſſe été forcé par ce que je vis un moment après, à croire qu'il ſe paſſe effectivement des choſes étranges dans cette partie de l'Eſpagne.

Il étoit environ une heure après minuit. On frappe à la porte de l'Auberge avec violence. Le Maître de la maiſon y court ; & comme il n'avoit point d'autre chambre pour ſes hôtes, que celle où nous étions, & où il y avoit pluſieurs lits, il revient, pour nous prier de recevoir avec nous un

Cavaliero, qui venoit d'arriver. Nous lui dîmes que cela étoit juſte. Le Cavaliero entre ; c'étoit un homme de trente ans, bien mis & d'une belle taille, mais pâle & foible, au point de ne pouvoir ſe ſoûtenir. Son valet l'aidoit à marcher : il pouſſa un profond ſoupir après s'être aſſis ; & il demanda à l'Aubergiſte, s'il ne ſe trouveroit pas quelqu'un dans le village, qui pût le ſaigner. Il y avoit une façon de Chirurgien, qu'on alla chercher ſur le champ. Pendant ce tems-là, nous fimes un compliment honnête à l'Etranger, ſur ſon incommodité. Ah! Meſſieurs, nous répondit-il, je ſuis hors de moi. Mon ſang eſt encore glacé de fraieur. Ce que je viens de voir, me ſera préſent toute ma vie. Nous le priâmes de nous faire part d'une avanture dont il paroiſſoit

ſi frappé. Aurai-je aſſez de force pour la raconter ? reprit-il avec un ſoupir. Je viens de Talavera; je vais voir l'Evêque de Plazentia, qui eſt mon Oncle. Cette nuit, ſur les dix heures, je traverſois le Bois, qui eſt proche d'ici, dans le deſſein de gagner cette Auberge, pour y demeurer juſqu'au jour. Je connois les chemins; j'ai fait la même route pluſieurs fois. Etant au milieu du Bois, j'ai entendu des cris étonnans, qui ne me ſembloient parvenir de bien loin; & croiant reconnoître que c'étoit la voix d'une femme, un mouvement de pitié m'a fait pouſſer mon cheval vers le lieu où elle étoit, pour lui donner du ſecours. Je l'ai trouvée ſeule, dans un endroit découvert & ſans arbres. Elle s'eſt avancée vers moi, avec des hurlemens effroiables. Ses

cheveux étoient épars, ses yeux égarés, & tous ses mouvemens pleins de fureur; l'écume lui sortoit par la bouche. La voiant seule, & rien autour d'elle, qui pût la troubler, je l'ai prise d'abord pour une folle, & j'étois prêt à retourner au chemin; mais elle s'est jettée à genoux, & les mains jointes, elle m'a conjuré de ne pas l'abandonner. Qu'avez-vous donc? lui ai-je dit. On ne vous fait aucun mal; de quoi vous plaignez-vous? Ah! Monsieur, m'a-t-elle répondu, ne me quittez pas; je suis perdue si vous me refusez votre secours. Je lui ai demandé de quelle sorte de secours elle avoit besoin. Helas! a-t-elle repris, je vous demande si peu de chose! faites seulement un cercle autour de moi. J'ai balancé pendant quelque tems, & je me

confirmois dans la penſée qu'elle étoit folle : cependant elle a redoublé ſi vivement ſes inſtances, & avec tant de marques de deſeſpoir, que regardant ce qu'elle ſouhaitoit comme une bagatelle ; j'ai tiré mon épée, & ſans deſcendre de cheval, j'ai tracé un cercle autour d'elle avec la pointe. Elle a paru plus tranquille au milieu du cercle. Mais Dieux ! qu'ai-je vû tout d'un coup ? Cinq hommes, d'une taille démeſurée, & d'un viſage affreux, ſont ſortis de l'épaiſſeur du Bois. Plus vîte que je ne le puis dire, ils ont ſaiſi la malheureuſe femme, & l'ont miſe en pieces à mes yeux. A peine a-t-elle eu le tems de jetter quelques cris lugubres, qui m'ont pénetré d'horreur juſqu'au fond de l'ame. Ce n'eſt pas tout. Un de ces monſtres infernaux m'a

frappé, avec violence, d'un membre ſanglant qu'il avoit entre les mains, en me diſant d'une voix terrible : Tien, voilà un reſte de la proie que tu as voulu nous arracher. Ils ont diſparu au même inſtant. Je ſuis tombé ſans connoiſſance, & mon valet s'eſt évanoui de ſon côté. Heureuſement nos chevaux ne ſe ſont point éloignés. Etant revenu à moi, je me ſuis trouvé ſi affoibli, que j'ai été contraint de demeurer couché ſur l'herbe, pendant deux ou trois heures, ſans pouvoir remonter à cheval. Enfin je me ſuis ſoûtenu ſur la ſelle, le mieux que j'ai pu juſqu'ici ; & vous me voiez auſſi conſterné, que ſi j'avois encore cet affreux ſpectacle devant les yeux.

Toute mon incrédulité ne put tenir contre un fait ſi récent, &

ſi bien circonſtancié. D'ailleurs le triſte état de l'Eſpagnol ſervoit de preuve à ſon récit. C'eſt l'unique fois de ma vie, que j'ai cru trouver des apparences aſſez fortes, pour me reconcilier un peu avec les idées de Magie & de Sorciers. Je ne vois point comment on pourroit expliquer naturellement une avanture ſi extraordinaire; & je ſuis porté à croire avec toute l'Eſpagne, qui en a été informée, que ce fut un effet de la Juſtice de Dieu, & peut-être de la malice du Démon, pour punir une Miſerable qui avoit mérité ce châtiment par ſes crimes.

Nous arrivâmes trois jours après à Lisbonne. Cette Ville eſt grande & belle. Nous emploiâmes les premiers jours à la parcourir, & à viſiter ſes principaux ornemens. Le peuple nous y parut plus

appliqué & plus laborieux qu'en Eſpagne. C'eſt le plus beau ſpectacle du monde, que cette multitude infinie de Vaiſſeaux, qu'on voit continuellement ſur le Tage, & comme au milieu de la Ville, qui eſt bâtie ſur ſes bords. Elle a du moins deux lieues de longueur. Ses ruës ſont belles. La plûpart des maiſons ſont d'une ſtructure réguliere; & le Palais du Roi, quoi qu'antique, eſt vaſte, & digne d'un grand Prince. Nous n'eûmes pas de peine à faire des connoiſſances: les Seigneurs Portugais ſont affables & civils. Dès le quatriéme jour après notre arrivée, le Marquis ſe trouva en liaiſon avec le Marquis de Tordas, parent du Comte d'Ericeyra, qui eſt célébre en France par la traduction Portugaiſe, qu'il a faite de l'Art poétique de Boileau. Nous étions

à nous promener ſur le bord du Tage, au bout de la Ville. Une réverie d'amour,ou d'ambition,y avoit conduit auſſi M. de Tordas, ſans autre ſuite qu'un Laquais. Il jugea, peut-être à notre air curieux, que nous étions François, & il nous aborda ſans doute auſſi par curioſité. L'amitié fut liée en moins d'une heure. Nous retournâmes enſemble à la Ville : ſon Caroſſe l'attendoit à la porte ; & comme nous étions venus à pied, il nous força par ſes civilités de monter avec lui. C'étoit l'heure de la Comédie ; nous y allâmes enſemble. Le Prince Dom M... étoit ſur le Theâtre, environné d'une foule de jeunes gens. Nous nous approchâmes de lui, avec le Marquis de Tordas, qui étoit de ſa Cour. Il nous fit l'honneur de s'informer qui nous étions. Je

l'entendis ; & m'étant avancé assez-tôt pour lui répondre, je lui dis que le Marquis étoit un Gentilhomme François de la premiere distinction, que j'avois l'honneur d'accompagner ; que ne faisant que d'arriver à Lisbonne, le tems ne nous avoit point encore permis de lui aller rendre nos respects ; mais que c'étoit un devoir, auquel nous nous étions bien proposé de ne pas manquer. Le Marquis s'approcha en même-tems, & le salua de la meilleure grace du monde. Toute l'assemblée avoit les yeux sur nous. Le Prince nous répondit avec bonté, qu'il aimoit les François, & qu'il nous verroit avec plaisir. Nous demeurâmes près de lui, pendant le spectacle. Il regarda presque continuellement le Marquis ; & lorsqu'il se fut levé pour sortir, il dit au Mar-

quis de Tordas, qu'il vouloit nous voir chez lui. Nous le ſuivîmes. Tous les jeunes Seigneurs, qui étoient avec lui, s'empreſſoient de nous faire honneur, & nous eûmes lieu d'admirer la politeſſe des Portugais. Lorſque nous fûmes dans les appartemens du Prince, il fut le premier à nous appercevoir & à nous faire ſigne d'approcher. Le Marquis lui fit en peu de mots un compliment très-délicat, auquel il répondit avec beaucoup d'eſprit & de facilité d'expreſſion. Enſuite, prenant un ton plus familier, il nous demanda ce que nous penſions du Portugal : ſi la France nous paroiſſoit plus belle : ſi les Dames y étoient auſſi galantes qu'on le publioit ; & cent pareilles queſtions, auſquelles nous ſatisfîmes d'une maniere qui lui plut. Il nous interrogea

plus particulierement ſur la perſonne de Monſeigneur le Duc d'Orleans, déclaré Regent du Roiaume, & ſur toute ſon illuſtre Maiſon. Il nous fit voir, dans ſa chambre, ſon portrait & celui de Madame la Ducheſſe de Berri : elle y étoit belle, & le tableau n'étoit pas flatté.

Dans le tems que Dom M..... nous faiſoit l'honneur de nous entretenir familierement, un Officier de ſa chambre vint lui dire qu'une Dame le ſupplioit de lui accorder un moment d'audience, & qu'elle demandoit cette grace avec beaucoup d'inſtances & de larmes, mais ſans vouloir déclarer ſon nom. Je n'ai jamais refuſé d'audience, répondit ce Prince, qui étoit d'un caractère très-humain ; faites-la entrer dans mon cabinet. Il nous quitta, avec pro-

meſſe de nous rejoindre, & ne ſe fit ſuivre que de Dom Tellès de Sylva, qu'il aimoit ſingulierement. Un demi quart d'heure après, le bruit ſe répandit dans la ſalle où nous étions, que le Prince, qui étoit d'une humeur ſi enjouée en nous quittant, avoit paſſé tout d'un coup dans une affreuſe triſteſſe; qu'il s'étoit fait mettre au lit, & qu'il ne vouloit ſouffrir perſonne dans ſa chambre; qu'on l'entendoit pouſſer à tout moment des ſoupirs, & qu'on ne pouvoit s'imaginer d'autre raiſon de ce changement, que l'audience qu'il avoit accordée à une Dame inconnue. Cette nouvelle ne ſe diſoit d'abord qu'à l'oreille; mais lorſqu'elle fut publique, & qu'on ne put plus en douter, nous prîmes tous le parti de nous retirer. Chacun raiſonna diverſement ſur

cette avanture, qui fut éclaircie pour nous quelques jours après, mais qui ne l'est peut-être point encore en Portugal.

En sortant de chez le Prince, nous fûmes conduits par le Marquis de Tordas, & quelques autres Seigneurs du même âge, dans une assemblée de Dames, qui se tenoit chez la Comtesse de Selsesas. Nous y fûmes reçus avec honneur. Il faut le dire à la gloire de la France : c'est un titre pour être vû de bon œil, des personnes de considération dans les Païs étrangers, que de porter l'habit & le nom François. Je me suis bien trouvé, en mille occasions, de cet honorable préjugé. Soit par cette raison générale, soit parce que le Marquis parut aimable aux Dames Portugaises, il reçut d'elles des marques d'attention si galan-

tes, que je remarquai avec plaisir, qu'il y prenoit goût. Je le vis rire, ce soir, pour la premiere fois depuis son malheur ; & dès ce moment, je commençai à croire que je verrois bientôt la fin de sa tristesse, & qu'elle étoit prête à céder au tems & à la nouveauté des objets. Monsieur de Tordas nous offrit à souper. J'engageai le Marquis à l'accepter, persuadé que cela serviroit encore à hâter sa guérîson. Nous sommes tous faits de cette maniere ; notre cœur n'étant point capable d'un sentimet infini, il est clair qu'une passion, qui diminue tous les jours dans quelqu'une de ses parties, tend à sa fin, & qu'elle s'éteint bientôt tout-à-fait. Je connoissois, d'ailleurs, si parfaitement le caractère particulier du Marquis, que j'avois bien moins appréhen-

dé la durée de sa douleur, que sa violence : mon inquiétude avoit cessé avec ses premiers transports, & je m'étois assez reposé sur le fond de son humeur & sur sa vivacité, du soin de calmer son cœur.

Je résolus de recommencer, le lendemain, à lui tenir l'esprit occupé, en reprenant l'étude & nos exercices de Madrid. Sa blessure & ses chagrins les avoient interrompus. Je lui fis cette proposition, sans y mêler rien qui pût rappeller le passé ; il la reçut bien. Tout ce qu'il avoit appris de la Géographie & de l'Histoire, fut repété exactement. Il continua de se remplir de nouvelles connoissances ; & le compte, qu'il me rendoit tous les jours de son étude, me faisoit admirer sa facilité. Nos lectures communes l'atta-

choient beaucoup : il me témoignoit quelquefois lui-même l'utilité qu'il en retiroit. L'étude que je fais seul, me disoit-il, m'apprend mille choses que j'ignorois, & dont je suis ravi de m'instruire : mais cela n'appartient qu'à l'esprit. Rarement mon cœur s'échauffe en lisant des caractères froids & inanimés, qui me représentent quelquefois à la vérité les plus beaux traits du monde, mais des traits sans vie & sans mouvement. Au lieu, continuoit-il, qu'une lecture que nous faisons ensemble, m'excite, & me remue presque autant que la vûe d'une action. Le son de la voix, ses inflexions différentes, les reflexions que vous ajoûtez aux pensées de l'Auteur, ou que vous faites sur chaque trait d'une histoire, les conséquences que vous en tirez

contre le vice, ou pour la vertu; enfin l'art avec lequel vous rapportez tout au plan général de mœurs & de conduite, que vous m'avez formé; tous ces avantages joints ensemble me font trouver une satisfaction infinie à lire en commun, & j'espére que le fruit ira de pair avec le plaisir. Je ne lui marquois pas toute la joie que j'avois, de l'entendre ainsi raisonner : mais étant si assuré de son goût pour le bon & pour le vrai, je ne perdois pas une occasion de lui inspirer quelque nouveau principe de Morale; & j'avois soin qu'elle fût moins abstraite, que solide; moins profonde, que d'une application facile & naturelle. L'avanture de Madrid ne lui avoit pas été inutile. Non-seulement elle avoit servi à fortifier desormais son cœur, contre les

ſurpriſes de l'amour ; mais elle ſembloit lui avoir donné, en peu de tems, une expérience qui ne s'acquiert ordinairement qu'avec le ſecours des années. Toutes ſes actions me paroiſſoient plus refléchies, & ſon air même plus ſérieux & plus meſuré. Je lui diſois quelquefois : Votre malheur vous a rendu plus vieux de vingt ans. S'il m'a rendu plus ſage, me répondoit-il, c'eſt un bien que j'en ai tiré ; mais convenez qu'il m'a coûté bien cher. Mon premier deſſein, en écrivant cette Hiſtoire, étoit de rapporter dans l'occaſion la plûpart des diſcours que je lui tenois, ſur les mœurs & ſur les ſciences; j'eſpérois rendre ainſi mon ouvrage utile à la Jeuneſſe, qui auroit pu trouver des régles & des exemples de conduite, dans un livre aſſez amuſant pour ſe

faire lire avec quelque plaisir. Mais plusieurs Amis, que j'ai consultés, m'ont détourné de cette méthode. Le Public, m'ont-ils dit, n'aime pas l'air sec & pédant, qui accompagne les préceptes. Voiez le sort des Voiages de C... Je me contenterai donc, comme j'ai fait jusqu'à présent, de mêler à mon récit quelques sentimens, ou quelques refléxions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître; & je tâcherai d'éviter tout ce qui pourroit inspirer le dégoût. Ce n'est point un Traité de Morale que j'écris; c'est une Histoire. Reprenons-en le fil. J'y aurai dans la suite autant de part que le Marquis.

La tristesse du Prince Dom M... ne diminua point les jours suivans. Elle fut le sujet de tous les entretiens de Lisbonne. On se de-

mandoit d'où pouvoient venir les chagrins d'un Prince si aimable & si heureux. Nous nous présentâmes à son appartement, avec le Marquis de Tordas, & la plûpart des jeunes Seigneurs qui composoient ordinairement sa Cour. L'ordre étoit donné de ne laisser entrer personne, à l'exception de Dom Tellès de Sylva, second fils de M. le Comte de Tarouca, & favori du Prince. Le Marquis de Tordas nous dit, & à quelques-uns de ses amis, avec qui nous étions, qu'il vouloit nous donner à souper dans sa maison de campagne, qui étoit à deux petites lieuës de Lisbonne, & à cinq cens pas de la mer. Chacun lui promit de s'y rendre. Pour nous, qui en ignorions le chemin, & qui n'avions pas d'Equipage, il nous vint prendre l'après-midi dans le sien.

Nous arrivâmes de bonne heure à Lereda, qui étoit le nom de sa maison. Nous nous promenâmes, le reste du jour, dans les jardins & dans le bois ; & le soir, sur les dix heures, on vint nous avertir que le souper nous attendoit. Notre dessein étoit de retourner ensuite à Lisbonne ; mais si la Providence n'eût veillé sur nous, nous courions risque d'en être éloignés pour long-tems, ou de nous trouver peut-être exposés à quelque chose de bien plus fâcheux.

La nuit étoit si claire, qu'on eût pu se passer de la lumiere des flambeaux. Nous étions à table depuis une heure ou deux, lorsque nous entendîmes fermer la grande Porte de la cour avec beaucoup de violence, & le bruit de sept ou huit hommes qui se crioient, l'un à l'autre, en fermant

la porte : Pouſſe, aide-moi ; vîte, dépêche. Nos Laquais les virent au travers de la fenêtre ; & craignant, avec raiſon, quelque mauvaiſe avanture dans un lieu ſi proche de la mer, ils ſe preſſerent de fermer auſſi les portes qui communiquoient du corps de logis à la cour. Cette précaution étoit d'autant plus ſage, que les huit inconnus paroiſſoient bien armés. Nous nous levâmes nous-mêmes de table, pour les conſidérer, & nous déliberâmes un moment ſur le parti que nous avions à prendre. Toutes les fenêtres des Appartemens bas étoient grillées ; ce qui nous empêchoit de craindre d'être ſi facilement inſultés. Nous étions ſept, & nous avions avec nous pour le moins douze ou quinze Laquais : mais nous étions ſans armes ; & le

moien de résister contre des pistolets & des fusils ! Pour augmenter notre peine & notre fraieur, Brissant vint me dire que nous étions dans un péril extrême ; que c'étoit assurément des Corsaires ; qu'il les reconnoissoit bien à leurs armes, & qu'il étoit même fort trompé, s'il n'avoit apperçu Andredi. J'avoue que le nom de ce Scélérat me fit frémir. Quoi ! lui dis-je, cet Andredi dont vous nous avez rapporté mille choses affreuses ? Lui-même, me répondit Brissant. La crainte que je conçus tout d'un coup, pour le cher Marquis, me fit proposer à nos Messieurs de nous retirer par le jardin. Il fut le premier à me répondre, qu'il y auroit de la honte à fuir, & qu'il falloit défendre la maison de Monsieur de Tordas. Comme il achevoit de parler, les

Corsaires, qui avoient eu le tems de barricader la porte, s'approcherent du corps de logis, & demanderent brusquement qu'on leur ouvrît l'entrée. J'ouvris la fenêtre; & paroissant seul, je leur dis fierement, qu'ils se gardassent de faire la moindre insulte à la maison, & que nous étions assez de personnes pour nous bien défendre. Andredi, car c'étoit lui-même, me répondit d'un ton fort humble, que loin de vouloir nous insulter, il nous demandoit un asile, ou du moins la liberté du passage pour s'enfuir. Son embarras & la précipitation avec laquelle j'avois vu ses gens fermer la porte, me firent croire qu'ils étoient poursuivis. Cette pensée me rassura. Sauvez-vous, lui dis-je, par où vous pourrez; mais comptez que la maison ne vous

ſera point ouverte, & que nous en défendrons bien l'entrée. A peine eus-je prononcé ces deux mots, que nous entendîmes à la porte de la cour un grand bruit de Chevaux; & dans un inſtant, elle fut enfoncée à coups de haches. Trente Cavaliers entrerent, le piſtolet au poing. Les Corſaires, ſe voiant ſans eſpérance de fuir, & trop inégaux en nombre pour réſiſter, jetterent leurs armes à terre en demandant la vie: ils furent ſaiſis, & chargés de chaînes. Nous ouvrîmes alors la porte de le maiſon. L'Officier, qui commandoit les Cavaliers, nous fit des excuſes fort honnêtes ſur l'obligation où il avoit été de cauſer quelque deſordre dans la cour. Il nous apprit, en peu de mots, qu'il étoit depuis deux jours ſur la Côte, à la tête de cent che-

vaux, pour obſerver un Bâtiment, qui avoit déja fait quelques deſcentes, & enlevé un butin conſidérable; que l'aiant vû s'approcher de terre au clair de la lune, il s'étoit caché avec ſes Cavaliers pour attendre le débarquement des Corſaires; qu'ils étoient ſortis du Vaiſſeau, au nombre de trente ou quarante, & qu'ils avoient pris le chemin de la maiſon où nous étions, dans l'eſpérance apparemment de la piller; mais qu'auſſi-tôt qu'ils avoient été à quelque diſtance de la mer, il s'étoit hâté de les prendre par derriere, pour leur couper le retour; que ſe voiant ſurpris par un ſi grand nombre, & dans l'impuiſſance de regagner leur Vaiſſeau, ils avoient pris le parti de ſe ſéparer, pour fuir & s'échapper plus facilement; que de ſon côté,

il avoit divisé sa troupe pour les poursuivre ; & qu'il ne doutoit pas que ses Cavaliers n'eussent arrêté les autres, comme il avoit fait ceux qui étoient venus nous troubler. Il ajoûta que son entreprise n'étoit encore exécutée qu'à demi ; qu'il alloit tâcher de se saisir du Vaisseau, & qu'il avoit dessein pour cela d'emploier l'artifice. Il pria le Marquis de Tordas de permettre que les Prisonniers fussent gardés dans sa cour : il en prit seulement deux avec lui; & s'étant mis à pied, lui & vingt-cinq Cavaliers de sa troupe, il retourna vers la mer, pour exécuter ce qu'il avoit médité.

Nous mourions d'envie, le Marquis & moi, de voir Andredi de près, & de l'entendre parler. Nous le fimes entrer dans la salle ; & nous étant remis tranquillement

à table, je le fis asseoir sur une chaise, lié comme il étoit. Hé bien, brave Andredi, lui dis-je, voilà donc toutes vos courses & tous vos exploits terminés. Vous ne vous attendiez pas de vous trouver ce soir en si bonne compagnie. Il parut surpris de s'entendre appeller par son nom. Il baissa les yeux, sans répondre. Où êtes-vous, Brissant ? m'écriai-je : venez renouveller connoissance avec votre Patron, le Seigneur Andredi. Brissant, qui n'avoit point encore osé lui parler, s'approcha de moi, & se plaça vis-à-vis de lui. Andredi le reconnut. Ah ! Traître, lui dit-il avec des yeux étincelans ; c'est toi sans doute, qui es cause aujourd'hui de ma perte. Ne l'accusez pas, repris-je ; il ignoroit comme nous, que vous fussiez si proche

de Lisbonne : mais quand il auroit contribué à vous faire arrêter, il n'auroit fait que réparer les crimes que vous l'avez forcé de commettre malgré lui. Le fier Corsaire fut picqué de ce reproche : il s'emporta en injures contre Brissant, & l'accusa d'avoir eu plus de part que lui aux désordres qu'ils avoient commis ensemble. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, il y a renoncé volontairement; & vous êtes un Miserable, qui les avez bien multipliés depuis qu'il vous a quitté. Cependant, ajoûtai-je, si vous voulez nous en faire un récit fidéle, je vous promets que ces Messieurs voudront bien s'emploier, pour faire diminuer la rigueur des peines que vous méritez. Le Marquis de Tordas & tous ses amis l'assurerent qu'ils tiendroient ma promesse; mais ce

fut inutilement : nous ne tirâmes plus de lui un seul mot. Le voiant obstiné à se taire, j'ordonnai à Brissant de raconter tout ce qui lui étoit arrivé avec lui. Sa relation fut longue : il y ajoûta même des circonstances qui lui étoient échappées à Madrid. Pendant que nous nous entretenions sur son récit, nous entendîmes, dans la cour, un nouveau bruit de chevaux qui arrivoient : c'étoit le reste des Cavaliers Portugais, qui amenoient vingt-deux autres Corsaires, suivant l'ordre de leur Officier qu'ils avoient rencontré. Il revint bientôt lui-même, avec une nouvelle proie, qui lui coûtoit moins de peine à conduire. Il nous fit demander la permission d'entrer dans la salle ; & nous fûmes fort étonnés d'y voir entrer avec lui douze femmes, assez mal

en ordre, mais dont plusieurs ne paroissoient pas des femmes du commun. Il y en avoit une, entre les autres, dont la taille & la beauté attirerent tout d'un coup nos regards. Elle étoit pâle & abbatue; mais on voioit aisément que c'étoit l'effet de sa tristesse. L'Officier nous raconta que s'étant approché du Vaisseau, il n'avoit point eu de peine à s'en rendre maître; parce que le petit nombre de Corsaires, qui y étoient restés, avoient pris sa troupe pour celle de leurs Compagnons. Il avoit commencé par le visiter exactement, & il y avoit trouvé quantité de sacs & de tonneaux remplis d'or & d'argent. Il en avoit fait un compte exact, & les plus fidéles de ses Cavaliers étoient demeurés pour garder ce riche butin jusqu'au jour. Pour

les douze femmes, il les avoit priſes d'abord pour d'infâmes Créatures, qui s'entendoient avec les Corſaires, & qui vivoient dans le déſordre avec eux : mais elles l'avoient détrompé elles-mêmes, en le priant de mettre fin à leur infortune. Ces Malheureux les avoient enlevées ſur diverſes Côtes, & les faiſoient ſervir de jouet à leur brutalité. Celle, dont la beauté nous avoit touchés, ſe mit à pleurer amerement, lorſque l'Officier nous parla d'elles. Nous fumes encore plus émus de ſes larmes. Le Marquis de Tordas s'empreſſa de la faire aſſeoir avec ſes Compagnes, & leur offrit toute ſorte de ſecours & de rafraîchiſſemens. Il étoit trop tard, pour conduire les Priſonniers à la Ville : ils furent gardés dans la cour, juſqu'au lendemain. Nous engageâmes l'Offi-

cier à prendre un couvert avec nous, & nous ne quittâmes point la table pendant le reste de la nuit. La belle Affligée ne toucha presqu'à rien : mais lorsque nous eûmes lié conversation, nous la fîmes consentir à nous raconter son malheur. Voici ce qu'elle nous dit, en versant plus de larmes, qu'elle ne prononça de paroles.

Permettez-moi de vous cacher mon nom : je dois cette considération à ma triste Famille. Je suis Françoise, & née à Ant.... d'un Pere très-noble & très-riche. Mon bien, ma naissance & mon éducation sembloient me promettre la plus heureuse de toutes les destinées. L'amour alloit rendre ma félicité parfaite, par un mariage conforme à mon inclination; enfin je touchois au comble

de mes vœux, lorſque ces monſtres abominables, continua-t-elle en nous montrant de la main les Corſaires qui étoient dans la cour, m'ont précipitée dans l'infâme état où vous me voiez. Mon Amant, qui devoit être mon Mari deux jours après, m'engagea un ſoir à ſortir de la Ville pour faire un tour de promenade : c'eſt une liberté établie chez nous, & dont notre ſexe uſe avec ſageſſe. Nous nous éloignâmes inſenſiblement, l'eſprit & le cœur occupés de notre tendreſſe. L'obſcurité nous fit appercevoir qu'il étoit tems de retourner ſur nos pas. Comme nous approchions de la Ville, en ſuivant toujours le grand chemin, quatre hommes armés, qui étoient couchés le ventre à terre, ſe leverent tout d'un coup à deux pas devant nous,

& nous arrêterent en nous présentant le bout du pistolet. Mon jeune Amant, qui étoit plein de courage & d'amour, ne fit point attention qu'il lui seroit pernicieux de me défendre. Il osa l'entreprendre ; un coup de pistolet lui cassa la tête à mes yeux. Trop heureuse, si j'avois péri du même coup ! Hélas ! je crus mourir avec lui ; mais ce n'étoit qu'un évanouissement, que je pris en vain pour la mort. Je fus portée, ou traînée, jusqu'au Vaisseau. Quels furent mes cris, lorsqu'étant revenue à moi une heure après, je me trouvai entre les bras de l'exécrable Andredi ! Cet infâme n'avoit pas même attendu que j'eusse repris la connoissance, pour satisfaire sa brutalité. Epargnez-moi un souvenir, qui me comble de honte & de désespoir. Il

eut encore la barbarie de m'inſulter, en m'aſſurant d'un air railleur, qu'il etoit mon Mari. Ah! monſtre, lui dis-je, tu ne porteras pas ce nom long-tems; & je m'efforçai de l'étrangler, ou de lui arracher les yeux. Mais de quoi étois je capable dans la foibleſſe où je me trouvois, & retenue par des mains accoûtumées au crime & à la violence? Il fallut céder à ma cruelle fortune, & me réſoudre à ſervir aux plaiſirs d'Andredi. Il y a trois mois que je ſuis réduite à cette infamie. J'ai été témoin, depuis ce tems-là, de tous les déſordres que mes Raviſſeurs ont commis, dans tous les endroits où leur fureur les a portés: il ne s'eſt pas paſſé de jour, où je n'aie vû couler du ſang & des larmes. Andredi me traite néanmoins avec reſpect:

je ſuis regardée comme la Reine des Scélérats, dont il eſt le Chef. Plus heureuſe que mes compagnes, je n'ai à répondre qu'à la paſſion d'un ſeul. Toutes les richeſſes du Vaiſſeau ont été remiſes à mes ſoins, & j'avois la liberté d'en diſpoſer abſolument. Mais foible conſolation dans un malheur tel que le mien! La mort auroit eu bien plus de douceur pour moi, ſi le Ciel permettoit de ſe la procurer volontairement. Je l'ai invoquée mille fois; & aujourd'hui que la liberté va m'être rendue, je ne veux plus faire uſage de la vie, que pour pleurer ma honte, & me cacher éternellement aux yeux des hommes.

Cette hiſtoire nous attendrit beaucoup. Nous conſolâmes cette belle Perſonne, par nos civili-

tés. Le Marquis de Tordas, & les autres Seigneurs Portugais lui promirent d'emploier leur crédit pour lui procurer une place dans quelque Communauté Religieuſe, où elle pourroit mener une vie douce, & oublier ſon infortune. Ses compagnes nous rapporterent auſſi, l'une après l'autre, de quelle maniere elles étoient tombées au pouvoir des Corſaires. Leur enlevement avoit toujours été accompagné de quelque meurtre, ou de quelque incendie; de ſorte que ces Scélérats pouvoient être regardés avec raiſon comme des monſtres d'horreur & de barbarie. Leur punition ne fut pas différée long-tems: ils furent conduits le matin à Lisbonne, & deux jours après ils furent tous exécutés par divers ſupplices. Le Roi de Portugal offrit, aux douze

femmes, d'emploier une partie du butin à conſtruire une eſpéce de Couvent, pour leur ſervir de retraite. Elles tinrent conſeil en commun ſur cette propoſition. Mais elles réſolurent de quitter le Portugal, & de ſe retirer, chacune de ſon côté, dans des Païs, où leur honte ne fût pas connue. Le Roi y conſentit, & leur fit donner libéralement de quoi ſe conduire.

Le bruit de cette avanture, & le péril que nous avions couru, ſervirent à nous faire connoître de toute la Ville en moins de huit jours. Le Prince Dom M..., malgré ſa triſteſſe, voulut être informé de l'événement par nous-mêmes. Il nous fit avertir de nous rendre chez lui, avec le Marquis de Tordas. Nous le trouvâmes en robbe de chambre, avec le ſeul Dom Tellès de Sylva. La douleur

étoit répandue ſur ſon viſage & dans ſes yeux. Lorſque le récit de notre avanture fut achevé, le Marquis de Tordas prit la liberté de lui témoigner combien il étoit touché de le voir ſi triſte & ſi ſolitaire. Ah ! mon cher Tordas, lui dit le Prince, quelles que puiſſent être ma ſolitude & ma douleur, elles n'égaleront jamais ma perte. En fuiant la vûe des hommes, que ne puis-je auſſi me fuir moi-même ? Que ne puis-je du moins détourner de mes yeux des images funeſtes, dont la préſence ne me permettra jamais d'être heureux ! Eſt-il poſſible, mon Prince, repartit le Marquis de Tordas, qu'à l'âge où vous êtes, & dans un des premiers rangs du monde, avec tant de vertus & de rares qualités, vous puiſſiez connoître la mauvaiſe fortune

autrement que par ſon nom ? Qui s'imaginera jamais que le Prince de Portugal eſt malheureux, & qu'il craint de l'être toujours ? C'eſt une partie de mon malheur, répliqua le Prince, que d'être né ce que je ſuis. Si j'étois moins connu, je pourrois m'affliger avec liberté. De vaines loix de bienſéance & d'honneur ne m'obligeroient pas de cacher juſqu'au ſujet de mes peines. J'aurois du moins la douceur de verſer librement des larmes. Il en répandit quelques-unes, en prononçant ces derniers mots ; mais il les eſſuya promptement, & ſe tournant vers le Marquis de Roſemont, il lui demanda ce qu'il penſoit de ſa foibleſſe, & ce qu'il en diroit, lorſqu'il ſeroit retourné en France ! Le Marquis lui fit une reponſe flatteuſe & polie. Il ſe retira

peu après dans son cabinet, & Dom Tellès de Sylva fut le seul qui osa le suivre.

La tristesse du Prince fit beaucoup d'impression sur le Marquis. Je m'en apperçus le soir par le renouvellement de la sienne. Il parla peu en soupant. Ses soupirs & son silence ne me firent que trop connoître que son cœur étoit vivement agité. Je feignis néanmoins de le croire tranquille, & j'affectai de ne l'entretenir que de choses indifférentes. J'étois persuadé, comme je l'ai déja dit, qu'on ne guérit point des maux, tels que les siens, en les combattant. Je l'excitai seulement à prendre un peu plus que de coûtume, d'un vin délicieux, dont le Marquis de Tordas nous avoit envoïé quelques bouteilles. Il y consentit par complaisance ; ce

qui ne l'empêcha point de ſe retirer dans ſa chambre plutôt qu'à l'ordinaire. Je me retirai, immédiatement après, dans la mienne. Il n'y fit point d'attention ; & croiant n'être entendu de perſonne, il ſe livra bientôt aux gémiſſemens les plus vifs & les plus tendres. Je prêtai l'oreille, pour entendre plus diſtinctement ſes plaintes. Il les adreſſoit à ſa chere Diana, comme s'il eût été avec elle. J'étois ſurpris de le voir encore ſi touché, après avoir cru ſa guériſon ſi avancée. La curioſité me porta à m'approcher de ſa porte ; je l'ouvris doucement, pour obſerver ſa poſture & ſes mouvemens. Il étoit étendu ſur un fauteuil, près d'une table, ſur laquelle étoient deux flambeaux. Une petite caiſſe qu'il avoit apportée de Madrid, & dont je ne

lui avois jamais demandé quel étoit l'usage, étoit ouverte auprès de lui : il en tiroit successivement plusieurs petits meubles, qu'il tenoit appuiés un quart-d'heure sur sa bouche, & qu'il rangeoit ensuite sur sa table : c'étoit un bonnet de velours noir, brodé d'or, des bas, des ornemens de tête & de gorge, des gants, des brasselets, & d'autres bagatelles de même nature. Mais ce qui me surprit davantage, ce fut de lui voir tirer du fond de la caisse un portrait assez grand, que j'ignorois qu'il eût, & que je jugeai devoir être celui de Donna Diana. Il le tint long-tems dans ses mains, en le regardant avec une attention qui arrêta quelque tems ses soupirs ; mais ce fut pour en pousser bientôt de plus profonds & de plus violens. Je ne pouvois m'i-

maginer de quels moiens il s'étoit ſervi pour obtenir ces triſtes reſtes de ſon Amante, & j'en accuſai d'abord M. le Comte de Mancenez. Cependant, comme cela ne s'étoit pu faire ſans que ſes gens en ſçuſſent quelque choſe, je retournai à ma chambre, où je les fis appeller l'un après l'autre. Le Brun & Deſchamps me proteſterent, avec ſerment, qu'ils n'étoient inſtruits de rien. Briſſant, qui ſçavoit tout, voulut diſſimuler; mais comme je le ſoupçonnois, je lui parlai avec tant de fermeté, qu'il me confeſſa enfin qu'il avoit reçu ordre de ſon Maître, pendant le petit voiage que nous avions fait à l'Eſcurial, d'obtenir à quelque prix que ce fût, les derniers habits que Donna Diana avoit portés; qu'il avoit acheté de ſa femme de chambre

jusqu'à sa robbe, ses juppes & son linge; que depuis ce tems-là, le Marquis ne portoit point d'autres chemises que celles qui avoient appartenues à sa Maîtresse, les aiant fait accommoder à son usage; que les juppes avoient été changées en vestes, dont il se servoit tous les jours; & la robbe en robbe de chambre: enfin, qu'il étoit sans cesse couvert de ce qui avoit revêtu l'infortunée Diana. Pour le portrait, il me dit que son Maître l'avoit eu de Donna Elisa, qui ne s'en étoit défait qu'avec peine, pour l'obliger. Les bras me tomberent d'admiration à ce récit. Mais pourquoi, dis-je à Briffant, vous être chargé d'une telle commission, sans m'en avertir? Ne deviez-vous pas juger que c'étoit le plus mauvais office que vous pussiez rendre à

votre Maître ? Il me répondit, qu'il n'avoit pu se refuser à ses instances, ni désobéir à ses ordres ; que lorsqu'il lui avoit représenté que je désapprouverois peut-être cette démarche, il l'avoit assuré que je n'en sçaurois jamais rien ; ou que si je venois à l'apprendre, je ne pourrois la condamner, puisque j'avois fait bien davantage après avoir perdu mon Epouse. De quelque façon que vous puissiez vous justifier, repris-je, c'est une faute que vous avez commise, & que je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous la repariez promptement. Il faut emploier toute votre adresse pour ôter au Marquis cet inutile équipage, sans qu'il puisse en accuser personne. Si vous réussissez avant huit jours, ajoûtai-je pour l'exciter, je vous promets dix

Louis d'or. Briſſant accepta le marché, & me promit tous ſes ſoins; mais on verra que cette entrepriſe lui fut bien funeſte. Je fis auſſi-tôt du bruit près de la chambre du Marquis, pour lui faire quitter ſa triſte occupation; & étant entré un moment après, je trouvai qu'il avoit ſerré les meubles, & fermé ſa caiſſe. Je demeurai avec lui juſqu'à ce que je le vis accablé de ſommeil.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de Novembre, à peine étions-nous levés, qu'un Gentilhomme du Prince Dom M..... vint nous dire de ſa part, qu'il ſouhaitoit de parler au Marquis & à moi. Nous nous hatâmes d'aller chez lui. On nous fit entrer auſſi-tôt dans ſa chambre, comme des perſonnes attendues.

Il étoit encore au lit. Il nous fit donner des chaises ; & lorsque nous fumes assis près de lui, & qu'il eut fait sortir tout son monde, il nous tint ce discours : Vous ne vous attendez pas, Messieurs, à la proposition que je vais vous faire ; mais quelque étrange qu'elle puisse vous paroître, je m'assure que vous me ferez la faveur d'y consentir. Il s'arrêta un moment ; & le Marquis en profita, pour lui répondre que nous étions aussi incapables de manquer à lui obéir, que lui de rien exiger de nous qui ne fût juste, & que nous ne fussions obligés d'exécuter. Ce n'est pas de l'obéissance, reprit-il avec un soûpir, c'est de l'amitié & de la compassion que je vous demande. Vous me voiez pénétré de la plus vive douleur, & dans un état où je ne regarde plus la

vie comme une faveur du Ciel, tant elle m'eſt devenue funeſte & inſupportable. Je fais des efforts inutiles, pour retrouver la tranquillité que j'ai perdue. La cauſe de mes maux m'eſt ſans ceſſe préſente, & ce n'eſt point en Portugal que je puis eſpérer de l'oublier. Mon deſſein eſt de m'en éloigner pour quelque tems. Le Comte de Tarouca eſt Ambaſſadeur du Roi en Hollande; je l'aime; & je compte ſur le zéle & ſur l'attachement qu'il a pour moi. Je veux commencer par-là mes voiages. Dom Tellès de Sylva, ſon fils, conſent à m'accompagner; c'eſt le ſeul Portugais que j'aie mis dans mon ſecrêt, & que j'aie chargé de prendre les meſures néceſſaires pour mon départ: ma derniere réſolution fut priſe hier après vous avoir vûs.

Je me ſuis flatté, continua le Prince, que vous ne me refuſerez pas d'être auſſi du voiage, & de monter ſur le même Vaiſſeau avec moi. Vous m'avez dit, qu'en quittant Lisbonne, vous deviez aller en Angleterre & en Hollande; ce ne ſera pas changer beaucoup votre deſſein, que de commencer par la Hollande, d'où vous paſſerez enſuite facilement en Angleterre. Que dites-vous de ce projet, ajoûta-t-il en nous regardant? m'accorderez-vous ce que je vous demande? Je vous eſtime tous deux: vous en pouvez juger par la confiance que je vous marque.

Le Marquis cherchoit, dans mes yeux, ce qu'il devoit répondre. Je lui fis un ſigne qu'il entendit. Il témoigna au Prince combien nous nous ſentions honorés

de ſon eſtime, & avec quelle joie nous étions prêts de le ſuivre, en quelque endroit qu'il voulût nous permettre de l'accompagner. Nous lui engageâmes notre parole, de nous préparer à partir au premier ordre. Il nous donna quelques avis ſur la maniere dont nous devions nous conduire, pour tromper la curioſité de ceux qui pourroient nous obſerver ; & il nous ordonna de voir en particulier Dom Tellès de Sylva, & de lui faire part de la réſolution que nous venions de prendre. En ſortant du Palais, nous le rencontrâmes ; & lui-même, nous voiant ſortir de chez le Prince, fut le premier à nous ſaluer avec beaucoup d'honnêteté. Nous lui apprîmes, en deux mots, ce que nous avions conclu. Il en eut de la joie, & il nous pria de rentrer au

Palais avec lui. Le Prince, ſurpris de nous revoir ſi-tôt, lui demanda avec empreſſement, s'il apportoit d'heureuſes nouvelles. Les plus heureuſes du monde, répondit Dom Tellès; nous ſerons en mer dans quatre jours, ſi vous le déſirez. Enſuite il lui raconta que s'étant informé exactement s'il y avoit quelque Vaiſſeau prêt à faire voile en Hollande, il ne s'en étoit point trouvé; mais qu'un Bâtiment Anglois, qui revenoit de Conſtantinople, & qui ſe repoſoit depuis quinze jours à Liſbonne, devoit partir au premier jour pour l'Angleterre; qu'il avoit parlé au Capitaine, & qu'en lui promettant une ſomme conſidérable, il l'avoit engagé à ſe charger de nous, pour nous tranſporter juſqu'à la Brille. Le Prince embraſſa Dom Tellès, avec de

grandes marques de ſatisfaction. Ne différons pas, lui dit-il. Partons au premier vent. Il nous preſſa d'aller faire nos préparatifs, ſans perdre un moment ; & il chargea Dom Tellès de mettre ordre à tout le reſte.

Quoiqu'un départ ſi précipité ne nous laiſsât pas le tems de connoître aſſez la Cour de Portugal, je ne pouvois me repentir de l'engagement que nous avions pris avec Dom M.... Outre l'honneur d'accompagner ce Prince aimable, qui a fait admirer depuis ſon mérite à la Cour de France, je regardois comme un avantage, pour le Marquis, de s'éloigner tout-à-fait de l'Eſpagne. Qu'auroit-ce été, ſi j'euſſe prévû le bonheur qui m'attendoit en Hollande, & que j'aurois manqué, ſans doute, ſi j'euſſe fait un plus long

séjour en Portugal ? Mon Lecteur me verra bien-tôt dans un de ces heureux momens, qui ont été si rares dans le cours de ma vie. Il est vrai que je l'ai paié ensuite bien cher ; car la fortune n'a jamais gardé de mesures dans le bien & le mal qu'elle m'a fait. Mais enfin, le dernier malheur qui m'est arrivé étoit un malheur nécessaire, que je n'aurois pu éviter, en quelque lieu du monde où je me fusse trouvé ; au lieu que le plaisir, qui l'a précédé, dépendoit de notre prompte arrivée en Hollande, & de ce Vaisseau Anglois, que la Providence sembloit avoir destiné pour nous porter. La suite éclaircira cette réflexion.

Le soir du troisiéme de Novembre, nous fumes avertis, par Dom Tellès, que nous nous met-

trions en mer le lendemain. Pour cacher mieux notre départ, le Prince fit courir le bruit, qu'il iroit de grand matin à la chasse, & qu'il ne vouloit être accompagné que de Dom Tellès, & de deux Domestiques. Il sortit en effet, de la Ville, en équipage de Chasseur; & aiant pris le chemin de Belem, il y trouva une Chaloupe qui l'attendoit, & sur laquelle il se rendit à bord du Vaisseau Anglois. Nous y étions dès la pointe du jour. Le vent se trouva favorable, & l'on tendit aussitôt les voiles pour nous éloigner promptement. J'ai promis de raconter le malheur de Brissant. Il n'avoit point oublié la promesse qu'il m'avoit faite, d'enlever adroitement au Marquis la caisse où étoient les bijoux de Donna Diana, & ses habits mêmes, s'il

étoit possible. Notre embarquement lui parut une occasion commode ; il s'entendit avec le Brun & Deschamps, pour vendre & la caisse & les habits à profit commun ; & s'assurant que je ne manquerois pas de prendre parti pour eux, ils concerterent de répondre à leur Maître, lorsqu'il s'appercevroit du vol, qu'ils avoient enfermé les habits & la caisse dans une même malle, qui avoit été malheureusement oubliée à Lisbonne. Je ne sçais comment il arriva que le Marquis eut besoin de sa robbe de chambre, dès l'après-midi du jour de notre départ. Il la demanda à Brissant, qui se trouva proche de lui. Brissant affecta de chercher la malle où elle devoit être ; & après bien des soins inutiles, il vint faire à son Maître la réponse qu'il avoit pré-

parée. Le Marquis ſçavoit que j'avois chargé Briſſant de faire tranſporter notre équipage au Vaiſſeau, & que la perte de la malle venoit, par conſéquent, de ſa faute. Il entra dans une colère extrême, lorſqu'il eut appris que tout lui étoit enlevé, juſqu'à la caiſſe ; & ſa vivacité l'emportant ſur ſa douceur ordinaire, il ſe ſaiſit d'un inſtrument garni d'un fer pointu, qui étoit dans ſa chambre, pour en maltraiter Briſſant : il le pourſuivit juſques ſur le tillac, où ce pauvre Garçon ſe hâta de monter. J'y étois, aſſis ſur une chaiſe, un Livre à la main. Je me levai promptement, pour arrêter le Marquis ; mais voiant que je l'allois retenir, il lâcha ſur Briſſant l'eſpéce de pieu qu'il tenoit à la main. Le coup fut ſi violent, que non-ſeulement le pieu perça

l'épaule,

l'épaule, & demeura attaché à la partie bléssée; mais comme ce Malheureux étoit alors sur le bord du Vaisseau, sa fraieur, jointe à l'ébranlement qu'il reçut, le précipita dans la mer. Ce fut-là, que j'eus lieu de reconnoître le cœur excellent du Marquis. A peine eut-il vû la chûte de Brissant, que toute sa colère se changea en pitié, & je puis dire même en tendresse & en douleur. Ah! qu'ai-je fait, me dit-il? le pauvre Brissant va périr. Je ne sçais si, se fiant sur son adresse à nager, il ne se seroit pas jetté après lui pour le sécourir. Je le priai de ne pas s'approcher tant du bord du Vaisseau, & j'offris dix pistoles aux Matelots, qui voudroient sauver Brissant; ce qui fut exécuté en un instant. Il en fut quitte, pour garder le lit pendant trois

ſemaines. Je lui donnai, après ſa guériſon, les dix Louis d'or que je lui avois promis, & qu'il avoit aſſez bien gagnés.

Le Prince Dom M..., s'étant trouvé plus tranquille dès qu'il fut monté ſur le Vaiſſeau, s'étoit fait mettre auſſi-tôt au lit. Soit que ce fût la joie de commencer ſi heureuſement ſes voiages, & de s'éloigner de Lisbonne, ſoit l'épuiſement que lui avoient cauſé ſa douleur, & pluſieurs nuits qu'il avoit paſſées ſans dormir, il demeura, juſqu'au ſoir, enſéveli dans un profond ſommeil. Dom Tellès de Sylva étoit occupé à écrire, je ne ſçais quoi, dans ſa chambre. Pour moi j'étois, comme j'ai dit, à lire ſur le tillac, avant l'avanture de Briſſant; & je retournai au même lieu, lorſque je lui eus fait donner les ſecours

dont il avoit beſoin. J'emmenai le Marquis avec moi, & je lui fis une petite morale, telle que la demandoient les circonſtances. Il étoit environ quatre heures après-midi. Le tems étoit ſerein, & l'air fort doux. Nous fumes frappés, tout-d'un-coup, d'un ſpectacle auquel nous ne nous attendions pas. Nous vimes ſortir d'une petite chambre, à l'autre bout du Vaiſſeau, un Turc chargé d'un tapis, & de quelques couſſins, qu'il étendit dans un lieu fort commode. Un autre Turc, beaucoup mieux mis que le premier, ſortit du même endroit un moment après; & ſe tournant vers l'écoutille, par laquelle il avoit paſſé, il préſenta la main à deux jeunes Turcs, vêtus richement, pour les ſoûtenir en montant ſur les Ponts. Deux femmes Turques

parurent ensuite ; & s'étant avancés tous ensemble vers le tapis, les deux jeunes gens s'assirent sur les coussins les plus propres & les plus relevés, tandis que les quatre autres prirent place audessous d'eux. Nous demeurâmes quelque tems en silence, à les considérer. Cet habit, que j'avois porté si long-tems, & que j'avois tant de raison d'aimer, me remit en mémoire une partie de mes avantures passées, & je tombai insensiblement dans une profonde rêverie. Le Marquis, m'aiant dit quelques mots sans que je l'eusse entendu, me poussa enfin par le bras. Je ne sçais, me dit-il, si c'est la vûe de ces Turcs, qui vous occupe ; mais vous paroissez extrêmement réveur. Je lui répondis, qu'aiant demeuré plusieurs années en Turquie, il étoit naturel

que je visse des Turcs avec plaisir; & je lui proposai de passer de l'autre côté du Vaisseau, pour lier connoissance avec eux. Nous traversâmes une infinité de cordages & d'instrumens de mer. A mesure que nous approchions, nous découvrions mieux la bonne mine des deux jeunes Turcs. Le plus âgé paroissoit avoir vingt ans : il étoit grand & robuste pour cet âge. L'autre sembloit en avoir à peine treize ou quatorze : les graces les plus tendres de l'enfance étoient encore sur son visage, & tout paroissoit charmant dans sa figure. Nous jugeâmes que les deux hommes & les deux femmes étoient leurs domestiques.

Je les saluai en langage Turc, que je n'avois pas oublié tout-à-fait. Ils se leverent. Le plus âgé me répondit civilement : nous

prîmes place près d'eux. Je leur demandai s'ils ne sçavoient point d'autre langue que celle de leur païs ; ils me dirent que non. J'exhortai, en riant, le Marquis à prendre patience, pendant notre entretien, & à se contenter du plaisir de les voir. Pour moi, je continuai de leur faire diverses questions. Ils m'apprirent qu'ils venoient de Constantinople, par l'ordre de leur Pere ; qu'ils l'alloient trouver à la Haie, où il avoit été envoié pour régler avec les Hollandois quelques affaires qui concernoient la Mer & le Commerce ; qu'ils y passeroient, avec lui, tout le tems qu'il avoit encore à y demeurer ; & que selon le projet qu'il leur avoit écrit, ils reviendroient ensemble par la France, qu'ils avoient envie de voir, & s'embarqueroient ensuite

à Marſeille, pour retourner en Aſie. Je leur dis que je connoiſſois fort Conſtantinople ; que j'y avois paſſé quelque tems ; & qu'aiant eu un aſſez long commerce avec les Turcs, j'avois appris à les eſtimer ; mais, ajoûtai-je, comment avez-vous oſé entreprendre un ſi long voiage, ſans ſçavoir d'autre langue que la vôtre ? L'aîné me montra ſon Gouverneur, qui étoit l'un des deux Turcs aſſis près de lui. Timanes, me dit-il, ſçait la plûpart des langues de l'Europe. Je lui demandai ce que c'étoit que les deux femmes, qu'ils avoient avec eux. C'eſt, me répondit-il, la Gouvernante & la Nourrice de mon Frere ; car il lui faut encore quelques annés, ajoûta-t il en riant, pour ſortir des mains des femmes. Notre entretien dura ainſi

quelque tems, ſur les ennuis d'une longue route, & ſur l'incommodité de la mer. Le plus jeune parloit peu ; mais ſes moindres paroles avoient de la grace, & ſa voix étoit d'une douceur dont le Marquis lui-même fut enchanté, quoiqu'il n'entendît pas la langue. Plus je regardois cet aimable Enfant, plus j'étois touché de la beauté de ſes traits ; car je ne croiois pas pouvoir attribuer à une autre cauſe l'impreſſion de tendreſſe que je reſſentois. Je trouvois, dans la figure de ſon Frere-aîné, quelque choſe qui m'intéreſſoit auſſi : enfin leur converſation me parut avoir duré trop peu, lorſque le Brun vint nous avertir que le Prince Dom M.... étoit éveillé, & qu'il demandoit à nous voir. Je les priai, en les quittant, de conſentir à

lier avec nous quelque commerce, pendant notre navigation. Ils me le promirent avec quelque apparence de satisfaction ; & leur aiant demandé leur nom, pour les distinguer en leur parlant dans leur langue, qui n'a point de mot qui réponde à notre *Monsieur*, l'aîné me dit qu'il s'appelloit Muleid, & son frere, Memiscès. Je les embrassai tous deux ; le Marquis fit la même chose, & nous nous hatâmes d'aller rejoindre le Prince.

Son visage nous sembla tranquille & reposé. Il nous remercia tendrement d'avoir avancé notre départ de Lisbonne, pour l'accompagner ; & il nous fit l'honneur de nous embrasser, tous deux, en nous appellant ses chers Amis. Vivons tous quatre, nous dit-il, comme des Freres : nous mange-

rons ensemble, & je veux que nous agissions familierement. Le Capitaine lui avoit cédé la chambre de poupe, qui étoit grande & fort ornée : il y avoit deux lits, dont l'un étoit destiné pour Dom Tellès. Comme le Prince n'avoit pris aucune nourriture depuis le matin, il ordonna qu'on le fît souper de bonne heure. En attendant qu'on le servît, nous lui apprîmes l'agréable rencontre que nous avions faite de deux jeunes Turcs, les plus aimables du monde. Le Marquis s'épuisa sur les louanges de Memiscès. Il en parla avec tant d'affection, que le Prince nous pria de le lui faire voir le lendemain : mais il ne put s'empêcher de rire, lorsque que je lui dis que toute l'amitié du Marquis s'étoit contractée par les yeux, & qu'il n'avoit point eu un seul mot

de conversation avec les deux Turcs, qui ne sçavoient que leur langue : nous lui en fimes la guerre agréablement pendant tout le souper. Mais, vous, me dit le Prince, d'où sçavez-vous la langue Turque ? Cela me paroît singulier pour un François. Je lui répondis d'une maniere, qui lui fit juger que je n'avois pas toujours été heureux, & que je devois cette connoissance à mes infortunes. Je vois bien, reprit-il, que ce n'est pas le hazard qui nous a réunis. Si vous avez été malheureux, vous en prendrez plus de part à mes peines ; c'est une consolation que le Ciel me procure. Il faut que vous me racontiez vos avantures, & je vous promets de vous faire aussi le récit du malheureux événement qui m'oblige à m'éloigner du Portugal. Le Marquis & Dom

Tellès, en nous écoutant, pourront s'affliger par compaſſion : car je m'imagine qu'ils n'ont jamais connu la douleur autrement. Je prévins le Marquis, qui alloit répondre. Je ne ſçais, dis-je au Prince, ſi Dom Tellès n'a jamais eu rien à démêler avec la fortune; mais je ſuis témoin que Monſieur le Marquis n'en a été guéres mieux traité que moi. Si ſes malheurs n'ont pas duré ſi long-tems que les miens, il n'y a pas été moins ſenſible; & vous pourrez tirer de lui autant de conſolation que de moi, s'il eſt vrai qu'il s'en trouve quelqu'une à s'entretenir avec des Malheureux. Je ne fus pas fâché d'avoir trouvé cette occaſion de faire connoître la naiſſance & le nom du Marquis; moins par rapport au Prince, qui le traitoit déja avec aſſez de di-

ſtinction, que par rapport à Dom Tellès, qui m'avoit paru vouloir affecter quelque ſupériorité ſur lui. Je déclarai donc ouvertement, que Monſieur le Duc de ... m'aiant prié de faire le voiage d'Eſpagne avec ſon fils, tous mes ſoins n'avoient pu empêcher qu'il n'eût eſſuié à Madrid un des plus funeſtes accidens du monde; que je ne l'avois amené à Lisbonne que pour le conſoler, & que le Portugal étant même encore trop proche de l'Eſpagne, j'avois regardé l'occaſion de le quitter comme un grand avantage, outre l'honneur qu'elle nous procuroit d'accompagner un ſi grand Prince. Mon diſcours fit tout l'effet que j'avois eſpéré. Le Prince redoubla ſes bontés pour mon cher Marquis, & Dom Tellès eut l'honnêteté de lui céder le pas

dans toutes les occaſions. Lorſque nous eûmes achevé de ſouper, le Prince nous remit ſur nos malheurs. La nuit eſt longue, nous dit-il, & nous ne craignons point d'être troublés ici par des importuns. Je veux ſoulager mon cœur, en vous faiſant le récit de mes peines ; vous me ferez enſuite celui des vôtres.

Tout eſt ſi glorieux pour Dom M..., dans cette relation, que je ne fais pas difficulté de l'inſerer ici, comme un morceau d'hiſtoire qui ne ſçauroit manquer d'être bien reçû du Public.

Il y a deux ans, nous dit ce Prince, qu'il arriva à Lisbonne un Vaiſſeau du Breſil, ſur lequel Dom Joſeph de Bermudo y Acoſtalas, qui avoit été douze ou quinze ans Gouverneur de cette grande Province, revenoit chargé

de richesses, avec toute sa famille. La joie de se revoir en Portugal, après une si longue absence, lui fit ordonner à ses Matelots d'orner son Vaisseau en entrant dans le Port. Les rubans, les étoffes d'or & d'argent ne furent point épargnés; de sorte que cette entrée avoit l'air d'un petit triomphe. J'étois le même jour à la chasse, du côté de Belem, d'où je suis parti ce matin. La vûe de cette magnificence me surprit. Je ne balançai point à me mettre dans une mauvaise Chaloupe, qui se trouva sur le rivage; & je me fis conduire, avec deux personnes de ma suite, jusqu'au Vaisseau de Dom Bermudo. Il nous reçut honnêtement, sans me reconnoître. Je fis signe à mes deux Compagnons de ne lui pas découvrir qui j'étois, & nous ne laissâmes

pas de monter dans ſon Vaiſſeau avec beaucoup de liberté : nous y vîmes ſa famille. Il avoit cinq enfans, quatre Garçons & une Fille ; la Fille étoit née la quatriéme, & elle me parut âgée de ſeize ou dix-ſept ans. Je n'ai rien vû de ſi beau dans ma vie. Figurez-vous toutes les qualités, qui peuvent rendre une perſonne de ce ſexe charmante & accomplie ; Donna Clara les poſſédoit toutes. Je m'entretins long-tems avec Bermudo, mais les yeux toujours attachés ſur ſa Fille. Je trouvai même l'occaſion de lui parler, en deux mots, de l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur mon cœur ; elle feignit de n'avoir rien entendu. Lorſque le Vaiſſeau fut proche du lieu où l'on devoit débarquer, je me remis dans ma Chaloupe, après avoir promis à Bermudo

que je l'irois voir ; & je réjoignis mes gens, de l'autre côté du rivage. Dom Tellès étoit avec moi. Il peut se souvenir que je lui parlai, avec ravissement, du mérite de Donna Clara. Je formai même sur le champ un projet, que je lui communiquai : Dom Bermudo, lui dis-je, ne m'a pas reconnu ; je veux profiter le plus long-tems que je pourrai de son erreur, pour m'introduire chez lui, & tâcher d'obtenir quelque affection de sa Fille, sous le nom d'un Etranger. La grandeur ne sert qu'à corrompre les plaisirs de l'amour ; je ne veux pas devoir, à mon rang, le cœur de Donna Clara. Dom Tellès approuva mon dessein; & nous formâmes, sur cette idée, l'espérance de mille plaisirs. Je laissai à peine, à Dom Bermudo, le tems de se reposer des fatigues de la

mer : je lui rendis viſite avec un Equipage ſimple, mais propre ; & je me fis annoncer ſous le nom de Comte de Montefiore, Gentilhomme Eſpagnol. Bermudo me fit beaucoup de civilités. Je lui demandai la liberté de ſaluer ſa Femme & ſes Enfans, & de renouveller avec eux la connoiſſance du Vaiſſeau : il me l'accorda. Je demeurai une partie de l'après-midi dans cette maiſon ; & comme Bermudo reçut d'autres viſites que la mienne, je trouvai encore le moment de parler de mon amour à ſa charmante Fille. Si je ne ſortis pas d'auprès d'elle plus favoriſé & plus heureux que la premiere fois, j'en ſortis infiniment plus amoureux : je le dis à Dom Tellès, qui ſe trouva chez moi à mon retour. Il n'y a plus de bonheur pour moi ſans Donna

Clara, lui répetai-je une infinité de fois ; c'eſt fait de mon repos, & peut-être de ma vie, ſi je n'obtiens ſon amour. Dom Tellès me conſoloit, & m'obligeoit d'eſpérer. Je me flattois effectivement que mon reſpect & mes ſervices pourroient la toucher à la fin. Un Amant ſe flatte toujours. Cependant, quoiqu'elle eût reçû la déclaration de ma tendreſſe avec aſſez de douceur, je croiois avoir apperçu, dans ſes yeux, certaines marques d'indifférence, ou plutôt je ne ſçais quel air de diſtraction, qui me cauſoit plus d'inquiétude que n'auroit fait de la rigueur. Elle ne m'a pas maltraité, diſois-je ; elle ne paroît pas diſpoſée à me haïr ; mais qu'il y a loin de cet état juſqu'à l'amour ! J'eus même, dès-lors, quelque preſſentiment du trop invincible obſtacle

que je devois bientôt trouver à mes espérances ; & ce soupçon confus me causa quelques mouvemens de tristesse, dont j'aurois eu peine à dévélopper nettement la cause.

Dom Bermudo, après s'être reposé pendant quelques jours, obtint une Audience du Roi, dans laquelle il eut l'honneur de lui présenter toute sa Famille. Il m'en fit demander une aussi. Jugez de mon embarras. Mon secret est sur le point d'expirer, dis-je à Dom Tellès ; il est impossible que Donna Clara, & son Pere, & ses Freres, ne me reconnoissent point, quelques mesures que je puisse prendre. Je fus fâché de ce contretems, qui alloit detruire tous les plaisirs que j'espérois du mystère. Cependant, après y avoir un peu pensé, je crus pouvoir encore

échapper quelque tems à la connoiſſance de Dom Bermudo & de ſa Fille. Je me mis au lit, feignant d'être incommodé. J'y demeurai pendant quelques heures; & feignant enſuite de me trouver mieux, quoique toujours aſſez mal pour être obligé de garder le lit, je fis avertir Bermudo, que j'étois en état de recevoir ſa viſite. Il vint à ma chambre avec ſa famille. L'Audience fut courte: je ſentois quelque honte, d'être en cette ſituation devant ma Maîtreſſe, moi qui aurois donné tout ce que je poſſédois pour obtenir d'être ſouffert à ſes pieds. Dès que cette chere perſonne fut ſortie de chez moi, je me fis habiller, & je me rendis chez elle dans mon Equipage ordinaire. Cette viſite ſe paſſa comme les précédentes, c'eſt-à-dire, ſans que je

fusse reconnu de personne. J'étois entré assez familierement, & j'avois eu soin de ne pas mettre le pied dans la salle où Bermudo recevoit ses compagnies. Je n'avois pas trouvé néanmoins Donna Clara seule. Outre deux de ses Freres, elle avoit avec elle quelques Brasiliens, ou Portugais, arrivés nouvellement du Bresil, quoique dans un Vaisseau différent du sien. Ce n'étoient pas d'eux que j'appréhendois d'être reconnu. Mais hélas! continua Dom M..., avec un soupir, je devois en appréhender quelque chose de bien plus funeste, dont néanmoins je ne me défiai nullement ce jour-là. J'en considérai seulement un avec attention, parce que je lui trouvai une de ces physionomies extraordinairement heureuses, qui se font regarder malgré qu'on en

ait. Je m'informai même de son nom. Il s'appelloit Alonso Luis, & il étoit âgé d'environ vingt-cinq ans. Mais je ne poussai pas la curiosité plus loin, & je me retirai sans prévoir les peines qu'il devoit me causer.

Le lendemain, étant retourné dans cette maison à la même heure, j'y trouvai encore Alonso Luis, & je l'y trouvai seul avec Donna Clara & ses Freres. Sa présence commença à m'inquiéter : Que signifie cette assiduité, disois-je ? & pourquoi ce beau jeune homme se trouveroit-il aussi regulierement que moi chez Bermudo, s'il n'y étoit pas conduit par la même raison ? Dans le tems que j'étois occupé de cette pensée, Dom Lopez de Carvagas, ancien ami de Dom Bermudo, entra librement dans la salle où nous

étions;& ſurpris de me voir dans une ſituation ſi familiere, il me dit, avant que j'euſſe pu l'appercevoir : Eh ! mon Prince, qui s'attendoit à faire, dans cette petite ſalle, une ſi honorable rencontre ? Et où eſt donc le cher Bermudo, qui ne ſe trouve point ici,pour répondre à la faveur que vous lui faites ? Carvagas, lui répondis-je, vous êtes un indiſcret, qui venez détruire le deſſein que j'avois d'être ici inconnu. Je ne ſçais, ajoûtai-je d'un air un peu picqué, ſi je vous pardonnerai ce mauvais tour. Le pauvre Carvagas ſe mit à me faire des excuſes, qui acheverent d'éclaircir la ſcène. Donna Clara & ſes Freres, plus ſurpris que je ne puis dire, m'en firent auſſi, de ne m'avoir pas rendu juſqu'alors ce qu'ils croioient me devoir. J'eus beau faire, pour arrêter

arrêter le bruit qui s'en répandit dans la maiſon. Dom Bermudo & ſa Femme s'empreſſerent d'accourir, & le reſte de la viſite ſe paſſa en cérémonies. Je ne donnai point d'autre raiſon de l'*incognito*, que j'avois gardé, que l'envie d'apprendre en détail l'état du Breſil, & d'être informé des curioſités qui s'y découvrent de jour en jour. Je fis mille amitiés à Dom Bermudo & à toute ſa famille; & je leur dis que j'étois ſi content de leur maiſon, que j'y continuerois mes viſites. J'avois les yeux ſur DonnaClara,pour obſerver ſes mouvemens. Elle ne pouvoit plus douter que je ne l'aimaſſe avec paſſion. Je cherchois dans ſes regards ce que je devois penſer de ſon cœur, après l'éclairciſſement qui venoit d'arriver. J'y vis du trouble; mais hélas! ſi c'étoit moi

qui l'avois causé, je ne pus me flatter long-tems d'en être l'objet. Alonso Luis, que je regardai en même-tems, me parut aussi troublé qu'elle ; & leurs yeux, qui se rencontroient quelquefois, sembloient s'exprimer autant de douleur que d'amour. Je ne doutai plus qu'ils ne s'aimassent, & que Donna Clara ne l'eût averti des témoignages que je lui avois donnés de ma passion. Peut-être les avoient-ils regardés comme une chose assez indifférente, tant qu'ils ne m'avoient connu que sous le nom de Montefiore : mais ils commençoient à craindre & à s'affliger, en apprenant mon rang & mon nom. Voilà ce que je me figurai ; & cette réflexion, que je fis à l'heure même, me jetta dans un véritable désespoir.

Je ne vous répeterai pas mes

plaintes. Je m'enfermai ſeul dans mon cabinet, où je me livrai à toute la violence de ma douleur. Je ne vis perſonne ce ſoir, & je paſſai une partie de la nuit dans la même agitation. Cependant, en réflechiſſant ſur mon malheur, il me vint à l'eſprit que je me cauſois peut-être des tourmens inutiles ; que mes ſoupçons étoient précipités, & que je devois chercher du moins des éclairciſſemens plus ſûrs, pour m'affliger avec raiſon. Je gagnai ainſi, ſur moi, de prendre un peu de ſommeil. Le matin, Dom Bermudo & ſes Fils me vinrent remercier de la conſidération que j'avois marquée pour eux. Je fis naître l'occaſion de leur demander ce que c'étoit qu'un jeune homme, nommé Alonſo Luis, que j'avois vû chez eux pluſieurs fois. Ber-

mudo me répondit ſimplement, que c'étoit un jeune Braſilien, dont le Pere & la Mere étoient Portugais; que ſa naiſſance étoit ordinaire, mais qu'il avoit les ſentimens d'un homme de diſtinction, & les qualités perſonnelles, telles que j'avois pû les reconnoître; qu'un ſervice de la derniere importance, qu'il avoit rendu, avec beaucoup de courage & de bonheur, à ſa fille Donna Clara, l'avoit rendu cher à toute ſa Famille; & qu'étant venu ſe promener en Portugal, il le voioit volontiers dans ſa maiſon. Ce diſcours me remit entierement. Je me reprochai l'injuſtice que j'avois eue, de ſoupçonner Donna Clara d'un attachement indigne d'elle. Alonſo, diſois-je, a du mérite; mais Donna Clara ſçait trop cê qu'elle doit à ſon ſang & à ſoi-même,

pour s'abbaisser jusqu'à lui. Je repris mes espérances ; & je dis à Bermudo, que j'irois à sa maison l'après-midi. Une partie de la Cour, qui m'étoit attachée, s'y rendit avec moi ; de sorte que l'assemblée y fut nombreuse & brillante. Donna Clara y parut avec tous ses charmes. Alonso Luis n'avoit garde de se trouver là, & d'ailleurs ils ne me donnoit plus d'inquiétude. On joua, on rit, on s'entretint de mille choses agréables. Je m'enflammai plus que jamais auprès de la charmante Clara ; & j'avertis, en sortant de l'assemblée, que je me rendrois tous les jours à la même heure chez Dom Bermudo. Je ne sçais si l'on s'apperçut de ma passion ; je ne pris pas la peine de m'en informer.

Cependant je n'étois pas satis-

fait d'être réduit à des témoignages ſi vagues de mon amour. J'inventai des fêtes, pour trouver l'occaſion d'entretenir Donna Clara en particulier:elle s'y trouva toujours, & elle en faiſoit le principal ornement. Je lui renouvellois chaque fois les aſſurances d'un attachement éternel, & je tâchois de lui faire connoître que tout étoit entrepris pour lui plaire. Elle écoutoit mes proteſtations d'amour,avec complaiſance; mais je ne m'appercevois que trop qu'elles ne faiſoient nulle impreſſion ſur ſon cœur, & que mon bonheur n'en étoit pas plus avancé. Je lui reprochois quelquefois ſon inſenſibilité; elle me répondoit d'une maniere,qui auroit ſatisfait tout autre qu'un Amant; mais c'étoit de la tendreſſe que je demandois d'elle, & j'étois dé-

ſeſpéré de ne pouvoir en obtenir. Aiant peine à me perſuader qu'une réſiſtance ſi conſtante à mes ſoins fût naturelle, je fis gagner ſa Femme de chambre; & j'emploiai tant de gens à l'obſerver, que je fus informé enfin de ce que je voudrois avoir ignoré toute ma vie. Malheureux éclairciſſement, dont les funeſtes ſuites ont empoiſonné tout mon repos! J'appris donc que j'avois été juſqu'alors la dupe d'une fauſſe inſenſibilité; que Donna Clara bruloit de la plus vive paſſion; & que ce même Alonſo Luis, que je croiois avoir ſoupçonné injuſtement, en étoit l'objet. Il eſt impoſſible que je vous exprime mon dépit & ma fureur. Quoi! l'ingrate me préfere un Alonſo! à moi, diſois-je, qui l'aime ſi tendrement, & qui lui ai donné tant de preuves

de mon amour ! Ah ! ſon indigne Amant périra : je veux qu'il expire à ſes yeux. Peut-être, en effet, l'aurois-je tué de ma main, s'il ſe fût préſenté à ma colère dans ce premier moment : mais la nuit aiant un peu calmé mes tranſports, je me contentai le lendemain de faire dire à Alonſo Luis, de retourner au Breſil ſur le premier Vaiſſeau, qui devoit partir deux jours après. Son Amante & lui n'eurent pas de peine à juger qu'ils étoient trahis, & que ma jalouſie étoit la cauſe de cet ordre. Alonſo ne parut plus. Je le crus parti, & l'eſpoir reprit de nouvelles forces dans mon cœur.

Donna Clara eut aſſez de pouvoir ſur elle-même, pour déguiſer ſa douleur ; mais elle n'accorda rien de plus à mon amour. Au contraire, ſes manieres me

parurent plus réservées & plus respectueuses. C'étoit me punir rigoureusement, du chagrin que je lui avois causé. Je ne pus tenir long-tems contre tant de dureté. Un jour, que je lui donnois la main à la promenade, je laissai échapper des plaintes, & je l'accusai d'injustice dans la préférence qu'elle accordoit sur moi à Alonso. Mes termes étoient néanmoins si tendres & si respectueux, qu'elle ne pouvoit raisonnablement s'en offenser. Elle parut déconcertée, & je la vis chercher quelque tems sa réponse. Enfin, elle prit le parti de déguiser son amour, sous le nom de reconnoissance; elle m'assura qu'elle n'avoit, pour Alonso, que les sentimens qu'elle devoit aux services qu'elle avoit reçus de lui; & elle me dit, en affectant de me faire connoître

qu'elle regardoit mes reproches comme un badinage, qu'elle avoit raiſon de ſe plaindre, à ſon tour, de l'opinion que j'avois d'elle. Eh ! belle Clara ! repris-je, quel fruit eſpérez-vous en trompant un Prince qui vous adore, & qui ſent trop, malgré le penchant qui le porte à vous croire, que vous lui déguiſez vos ſentimens ? Dites-moi bien plutôt, que vous êtes prévenue d'une paſſion dont vous n'avez pu vous défendre : dites-moi qu'Alonſo Luis a ſur votre cœur des droits invincibles, que ſon mérite & votre inclination lui ont acquis : enfin, dites-moi nettement que votre tendreſſe n'eſt point un bien que je puiſſe me flatter de jamais obtenir. J'accuſerai alors le Ciel de mon malheur; je gémirai en ſecret, & je tâcherai de dévorer mes peines ; j'aurai

même la triste satisfaction de croire, que les connoissant vous les plaignez, & qu'il ne dépend pas de vous de me rendre plus heureux..... Donna Clara m'interrompit, pour m'assurer qu'elle sentoit tout le prix de la tendresse que j'avois pour elle, & que ma qualité de Prince n'étoit pas ce qu'elle trouvoit de plus estimable dans ma personne : mais étant naturellement sincere, continua-t-elle avec beaucoup de douceur, je ne vous cacherai pas que je suis incapable d'aimer, & que tous les soins, dont vous m'honorez, sont superflus ; non que je sois prévenue d'une autre passion, comme vous me le reprochez ; mais parce que telle est la disposition de mon cœur. Elle prononça ces paroles d'un air si naturel & si propre à persuader, que je demeurai dans

un embarras extrême ſur la réponſe que je lui devois faire. Heureuſement, nous ceſsâmes bien-tôt d'être ſeuls. Pluſieurs perſonnes s'approcherent de nous; & la converſation étant devenue générale, je ne tardai gueres à me retirer. Seroit-il vrai qu'elle n'aime rien, diſois-je en retournant chez moi? n'a-t-elle pas deſſein de me tromper par des termes ambigus? Elle eſt incapable d'aimer : n'eſt-ce pas que ſon cœur eſt ſi rempli d'amour, qu'il n'eſt pas capable d'en recevoir davantage? D'un autre côté, ſi elle étoit ſi paſſionnée pour Alonſo, comment ſouffriroit-elle ſon abſence avec tant de tranquillité? M'aſſûreroit-elle ſi naturellement qu'elle m'eſtime, moi, qu'elle devroit haïr & déteſter pour l'avoir ſéparée de ſon Amant!

Je résolus de terminer absolument cette incertitude. Je fis appeller deux de mes plus fidéles Officiers, qui m'avoient donné les premieres nouvelles de son amour ; je leur reprochai de s'y être mal pris pour m'éclaircir, & de s'être trompés dans leur rapport. L'un d'eux, qui s'appelle Dom Vaccellos, prit la parole avec feu : Je vois bien, me dit-il, mon Prince, qu'on veut vous tromper vous-même ; mais si vous me connoissez de l'honneur, fiez-vous à l'assurance que je vous donne, non-seulement qu'Alonso Luis est aimé de Donna Clara de Bermudo, mais qu'il est encore à Lisbonne, malgré vos ordres ; qu'il s'y tient caché ; & qu'il a tous les soirs, avec elle, un entretien secret dans le jardin de San-Marco. Un homme, à qui l'on enfonce

bruſquement un coup de poignard, n'eſt pas plus ſaiſi ni plus troublé que je le fus à ce funeſte avis. La fureur ſuccéda auſſi-tôt à l'étonnement. Ah ! m'écriai-je, les Perfides oſent me jouer ! Ils périront, tous deux ; je veux les immoler, ce ſoir, de ma propre main. Sans délibérer davantage, j'ordonnai à Vaccellos, & à ſon Compagnon, de ſe préparer à me ſuivre au jardin de San-Marco, à l'heure que Donna Clara devoit s'y trouver. J'attendis ce tems avec impatience. Tous mes mouvemens étoient furieux. Enfin je partis à pied, & déguiſé, avec mes deux Officiers. Ils connoiſſoient l'endroit où les deux Amans avoient coûtume de ſe rendre, parce qu'ils les avoient obſervés pluſieurs fois. Ils me le montrerent de loin, & je leur dis

de s'éloigner, & de me laisser seul. Je m'avançai vers le cabinet, où je devois trouver ma proie, & ma fureur s'animoit en avançant. Il me sembloit que rien ne pouvoit dérober Alonso à ma vengeance. Pour Donna Clara, sa mort n'étoit pas encore tout-à-fait décidée dans mon cœur. J'avois remis à me déterminer, au moment que je la verrois. Enfin j'entrai : je les vis tous deux dans une posture, qui devoit renouveller mes transports ; l'Amante assise, & Alonso à ses genoux, qui lui tenoit une de ses mains. Comment put-il éviter la mort ! Ne devois-je pas le percer de mille coups ? Il n'y avoit qu'un miracle qui pût le sauver ; mais l'amour est accoûtumé d'en faire. Donna Clara m'apperçut. Un éclair ne frappe pas les yeux en moins de tems qu'elle en

emploia, pour ſe jetter vis-à-vis de moi, & pour m'arrêter, en me ſerrant le corps de ſes deux bras. Je fis quelques efforts pour me dégager ; elle me retint avec une vigueur que je n'aurois pas attendue de ſa délicateſſe ; & puis, de quelle réſiſtance étois-je capable, contre une perſonne que j'adorois, & ſerré de cette ſorte entre ſes bras ?

Je me laiſſai conduire ſur un ſiége de gazon, où elle me fit aſſeoir. Ah ! Mademoiſelle, lui disje, d'une voix entrecoupée par la douleur, que l'amour vous donne de force, & qu'il m'inſpire de foibleſſe ! Vous triomphez aujourd'hui de moi, plus ſouverainement que vous n'aviez fait encore. J'en avois été quitte juſqu'à préſent pour mon repos ; mais vous en voulez maintenant à ma

vie, & je vois bien qu'il vous ſera fort indifférent que je la perde, dès que vous conſervez celle de votre heureux Amant. Et toi, continuai-je en m'adreſſant à Alonſo, qui s'étoit mis, un genou en terre, vis-à-vis de moi : Heureux Alonſo ! ſens-tu maintenant ton bonheur ? apprens-tu à l'eſtimer par la jalouſie qu'il me cauſe ? Va, ne regarde pas mon rang avec des yeux d'envie ; je le ſacrifierois à la moindre partie de ta félicité. Mais, repris-je, après m'être arrêté un moment, d'où t'eſt venue l'audace de demeurer en Portugal, après l'ordre que je t'ai fait donner d'en ſortir ? Il t'en coûtera la vie ; ſi ce n'eſt pour venger mon amour, ce ſera du moins pour punir ta déſobéiſſance. J'allois me lever pour le ſaiſir, & appeller enſuite Vaccellos. Donna

Clara, tranſportée de fraieur, ſe jetta elle-même à mes genoux, & me demanda grace pour lui, en verſant un torrent de larmes. Dans le trouble où j'étois, je ne pris point garde à ſa ſituation; elle y demeura quelque tems, en continuant de me preſſer de la maniere la plus tendre. Mais aiant ouvert les yeux, tout d'un coup, & la voiant dans cette poſture humiliée, je penſai mourir de honte & de douleur. Quoi! Mademoiſelle, lui dis-je avec tranſport, vous vous réduiſez à cet état pour ſauver Alonſo! & vous croiez devoir vous y réduire pour obtenir de moi quelque choſe qui peut vous plaire! Ah! que ces deux penſées me font éprouver un cruel tourment! Qu'Alonſo eſt heureux, & que je ſuis à plaindre! Ne crains rien,

Alonſo, ajoûtai-je, en me tournant vers lui; tu vivras. Celle, qui s'intéreſſe pour ta vie, eſt la maîtreſſe abſolue de la mienne. Il dépend d'elle également, de me faire mourir, & de te faire vivre: mais porte ton bonheur loin de mes yeux, & ſors pour jamais de ma préſence. Cruelle! repris-je, en m'adreſſant à Donna Clara, exigeriez-vous encore que je fuſſe témoin de la félicité d'un tel Rivel, & ne conſentirez-vous pas du moins à l'ordre que je lui donne, de ne jamais paroître devant moi? Elle lui fit ſigne de ſortir, & il s'éloigna auſſi-tôt. Je demeurai ſeul, avec elle & ſa Femme de chambre, qu'elle amenoit toujours au Jardin, & qui étoit dans mes intérêts. Elle ne me parla plus de ſon Amant; mais après m'avoir confeſſé qu'elle ſe ſentoit tou-

chée de la constance de ma passion, & de tous les témoignages qu'elle en avoit reçus, elle tâcha de rejetter l'impuissance où elle étoit d'y répondre, sur la force de la destinée, qui regle nos penchars, & qui préside à l'union des cœurs. Je la laissai dire tout ce qu'elle voulut, & je la conduisis vers son Carosse, sans lui parler presque autrement que par des soupirs.

La nuit commençoit à être obscure. Je rentrai dans le Jardin, pour réjoindre mes Compagnons. En marchant doucement, je m'occupois de la bizarrerie de mon sort & du tyrannique pouvoir de l'Amour. Je repassois tout ce que ma passion m'avoit causé d'amertumes, & ce qu'elle m'en préparoit encore, étant réduit à aimer sans la moindre espérance. J'es-

ſaiai même, après mille réflexions, de ſécouer le joug, & de rendre la paix à mon cœur, en rompant tout d'un coup ſes chaînes. Pourquoi troubler, me diſois-je, deux Amans qui vivroient heureux ſans moi, & qui n'ont point de compte à me rendre des ſentimens de leur cœur? Qu'Alonſo ſoit digne ou non de Donna Clara, qu'elle ait des raiſons de l'aimer, qu'elle n'en ait point, que m'importe? Ils s'aiment enfin, & je n'ai pas le droit d'y mettre oppoſition. C'en eſt fait; qu'ils s'abandonnent à leur amour, je veux les laiſſer tranquilles: je veux le devenir moi-même..... Mais, hélas! reprenois-je un moment après, le puis-je! Qui me donnera la force d'oublier Donna Clara, d'effacer tous ſes attraits du fond de mon ame? S'ils y ſont

gravés pour jamais, puis-je les y voir ſans ceſſe, & ceſſer de les aimer ? Elle adore Alonſo, elle en eſt aimée. Et quel tort leur cauſe mon amour ? Ai-je puni, comme je le pouvois, un Rival dont la concurrence me bleſſe ? L'ai-je maltraité ? Lui ai-je dit un mot dur ou offenſant ? Hélas ! ma paſſion ne ſert peut-être qu'à aiguiſer leur tendreſſe, & à leur faire trouver plus de douceur à s'aimer. Alonſo ſent mieux le prix d'un bien qu'il ſçait que je déſire, & Clara lui fait valoir le ſacrifice d'un Amant tel que moi. Je ſuis le ſeul malheureux ! Ils ont tous les plaiſirs de l'amour ; & je n'en ai que les tourmens & les ſupplices. Mais enfin, ces tourmens mêmes me ſont précieux ; & je conſentirois moins à les perdre, qu'à les voir augmenter.

Pendant que j'étois le plus fortement occupé de ces reflexions, j'entendis, à vingt pas de moi, le cliquetis de quelques épées. Comme il étoit tard, & que je n'avois vû personne dans le Jardin, j'appréhendai que ce ne fût mes Officiers qui eussent pris querelle. Est-ce vous, Vaccellos? m'écriai-je en avançant. Je reconnus sa voix, & je lui commandai d'arrêter. Le coup étoit porté. M'étant approché, je vis un homme étendu, qui versoit un ruisseau de sang: c'étoit Alonso Luis. Vaccellos me dit que venant de le rencontrer, qui se promenoit seul, & se souvenant que mon dessein étoit de lui ôter la vie, il s'étoit imaginé qu'il avoit pu m'échapper; que pour assurer ma vengeance, il l'avoit attaqué à armes égales, & qu'il croioit l'a-

voir tué. Qu'avez-vous fait ? lui dis-je ; je lui avois accordé la vie. Donna Clara mourra de douleur. Je voulus voir s'il étoit mort : il me répondit lui-même, qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit dangereusement blessé, & il me remercia de l'intérêt que je paroissois prendre à son malheur. Je rêvai un moment sur cette avanture ; & je formai, sur le champ, le dessein le plus extraordinaire, & le plus capable de vous surprendre. Ce fut de faire transporter Alonso chez moi, & d'en prendre autant de soin que s'il m'eût été très-cher. L'ingrate Clara, dis-je en moi-même, sera obligée du moins de reconnoître que la tendresse que j'ai pour elle est extrême, en voiant que je la respecte jusques dans un Rival odieux, qu'elle me préfere. Mes Officiers furent

furent ſurpris de l'ordre que je leur donnai d'arrêter le ſang d'Alonſo, & de l'aider à me ſuivre juſques chez moi. Je le fis loger proprement, & je mis près de lui deux de mes Domeſtiques, pour le ſervir juſqu'à ſa guériſon. Il ne ſçavoit lui-même ce qu'il devoit penſer de cette attention. On me dit, le lendemain, qu'il avoit marqué de l'inquiétude pendant toute la nuit. Je me dérobai, le matin, pour l'aller voir à ſa chambre. Sa confuſion fut extrême en me voiant entrer. Je fis retirer mes gens, pour être ſeul avec lui. Eh bien, lui dis-je, heureux Amant, quelle idée avez-vous de votre Rival ? Me regardez-vous encore comme votre Ennemi ? L'embarras, où il étoit, l'empêcha de répondre diſtinctement. J'entendis quelques mots confus.

qui exprimoient sa surprise & sa reconnoissance. Je ne vous en demande point d'autre, reprisje, que de rendre témoignage à votre Amante que je n'ai point de part à votre blessure, & que je n'épargne aucuns soins pour vous rendre à elle. Je le quittai en finissant ces mots.

Ce projet me parut digne de moi. Je m'applaudis, d'une invention si singuliere de ma générosité & de mon amour. Alonso ne manqua point de faire sçavoir, à Donna Clara, le malheur qui lui étoit arrivé, & le bon office que je lui avois rendu. Je m'en apperçus, étant allé chez elle l'aprèsmidi. Je ménageai le moien de me trouver seul avec elle ; & comme j'ouvrois la bouche, pour lui raconter ce qui s'étoit passé, je la vis répandre des larmes avant

que de m'avoir entendu. Ah ! Prince trop généreux, me dit-elle en interrompant mes premieres paroles; n'accablez point une Malheureuse, par un récit qui va me faire trop sentir combien je suis indigne des bontés que vous avez pour moi. Je sçais ce que je vous dois ; & j'accuse le Ciel, qui me réduit à la nécessité d'être ingrate. Non, non, lui répondis-je, ne craignez rien, belle Clara ; je ne viens point me faire un mérite d'avoir sauvé la vie à Alonso, ni vous reprocher le service que je lui ai rendu. Je viens vous apprendre seulement que vous n'avez rien à redouter pour ses jours, & que sa vie est en sûreté, tant que je serai au monde, & qu'il sera aimé de vous. Je veux faire bien plus ; je le comblerai de biens & d'honneurs, pour le

rendre digne de la qualité de votre Amant, & de celle de mon Rival. Oui, Alonſo va me devenir cher, parce qu'il eſt l'objet de votre amour; & je vous rendrai ainſi, dans la perſonne que vous aimez, les preuves d'une paſſion que vous rejettez lorſqu'elle s'adreſſe à vous.

Donna Clara avoit le cœur des plus généreux & des plus tendres. Mon diſcours la toucha ſi vivement, que je la vis prête à ſe jetter à mes pieds, pour m'exprimer les mouvemens dont elle étoit agitée. Elle ne put s'empêcher de m'appeller ſon cher Prince, & de me dire que ſa vie étoit un bien qui m'appartenoit, & que j'avois trop bien acquis: c'étoit ſon cœur qui s'exprimoit; je le voiois dans ſes yeux & ſur ſes levres. Qu'elle me paroiſſoit aimable en cet état!

Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour mériter une de ces larmes qu'elle répandoit avec profuſion pour Alonſo! Car, enfin, je découvrois aſſez que les plus vives marques de ſa reconnoiſſance avoient ſon Amant pour objet, & qu'elle eût été bien moins touchée de ce que je faiſois pour elle, ſi Alonſo n'en eût recueilli le fruit. Elle me confeſſa nettement, pour la premiere fois, que ce bienheureux Mortel occupoit toutes ſes affections; & elle m'aſſura que ne pouvant me donner ſon amour, elle ſeroit toujours prête à me donner tout ſon ſang. Le partage eſt bien injuſte, lui dis-je, & vous ſçavez trop bien que ce que vous m'offrez ne ſçauroit être accepté. Mais, Mademoiſelle, continuai-je avec un ſoupir qui lui marquoit mon déſeſpoir, ne ſçaurai-

je donc jamais ce qui vous attache ſi invinciblement à l'heureux Alonſo ? Je ſçais qu'il eſt eſt aimable ; & le cœur, d'ailleurs, ne rend gueres compte des raiſons qu'il a d'aimer ; mais enfin l'honneur de votre ſang vous auroit empêchée, ſans doute, de vous livrer à une paſſion ſi diſproportionnée, ſi vous n'en aviez eu des raiſons que vous n'avez pu vaincre. Refuſerez-vous de me les apprendre ? Avez-vous quelque intérêt à me les cacher ? Quels ſont ces ſervices importans qu'il vous a rendus, & dont vous m'avez parlé plus d'une fois ? Peut-être cette connoiſſance ſervira-t-elle à me rendre plus tranquille.

Elle me répondit, que loin de vouloir me les déguiſer, elle s'étonnoit d'avoir tardé ſi long-tems à me faire un récit ſi court, & qui

auroit pu me faire trouver sa foiblesse pour Alonso plus excusable. J'étois, me dit-elle, à San-Salvador, Capitale du Bresil. Je n'y connoissois point l'amour. Un jour, que la chaleur étoit excessive, je proposai sur le soir à quelques-unes de mes Compagnes, de nous mettre dans un bateau sur la riviere, pour y prendre le frais. Nous étions six ou sept du même sexe. La fraîcheur de l'eau, & la beauté des prairies voisines, nous firent avancer plus loin que nous n'avions résolu; & aiant apperçu un endroit de la riviere où le sable paroissoit pur & sans profondeur, nous prîmes toutes ensemble le dessein de nous baigner, pour achever de nous rafraîchir. Nous fimes gagner le bord aux Bateliers; ils s'éloignèrent par notre ordre, aussi-tôt que

nous fûmes deſcendues. Déja nous commencions à nous dépouiller de nos habits, lorſque deux Leopards, ſortis d'une Forêt voiſine, prirent leur chemin vers nous en courant. Nous les vîmes; & l'effroi, qu'ils nous cauſerent, ne nous permit de ſonger qu'à la fuite. Ces animaux ſont prompts: ils nous joignirent en un inſtant, & ſaiſirent tous deux une de mes Compagnes, qui couroit à mon côté. Elle jetta un cri épouvantable en tombant; la fraieur me fit tomber moi-même avec elle, ſans connoiſſance. Je ne vis point le reſte de cette cruelle avanture, parce que je ne répris pas ſi-tôt mes eſprits; mais en voici la ſuite, telle que je l'ai ſçûe depuis. Les deux Leopards nous tranſporterent, ma Compagne & moi, à quelque diſtance de la riviere, &

là, par un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, ils commencerent par déchirer ma miserable Compagne. J'aurois eu infailliblement le même sort, après elle, si le Ciel n'eût veillé sur mes jours : il permit que celles de notre compagnie, qui avoient fui plus heureusement que nous, rencontrerent en approchant de la Ville Alonso Luis, qui chassoit dans la prairie. Elles lui apprirent notre malheur, & le presserent de nous venir sécourir. Il me connoissoit; il m'aimoit même, sans que je l'eusse jamais vû. Il vola à mon secours. Ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit les monstres, dont j'allois être la pâture. Il fondit sur eux sans considérer le péril, & les tua tous deux à coups de poignard, sans en avoir rien reçu qu'une légere blessure à

la jambe. Il me rappella la connoiſſance, en m'agitant un peu. Jugez quels furent mes premiers ſentimens, à la vûe du péril dont j'étois heureuſement délivrée. Ma pauvre Compagne, ou plutôt les reſtes de ſon corps ſanglant & à demi dévoré, furent le premier ſpectacle qui s'offrit à mes yeux. J'étois couverte de ſon ſang, qui avoit coulé juſqu'à moi. Les monſtres étoient étendus d'un autre côté, à quatre pas. Alonſo m'aida à me lever, & à me ſoûtenir. Je le conſidérois, ſans avoir la force de lui demander qui il étoit, & par quel miracle il m'avoit ſécouru. La douceur de ſon viſage & de ſes yeux, la beauté de ſa taille, tout cela s'inſinuoit dans mon cœur avec la reconnoiſſance. Il me preſſa, enfin, de prendre le chemin de la Ville, & s'offrit

même à me porter. Je lui dis que les Bateliers, qui nous avoient amenées, ne pouvoient pas être loin; nous les apperçûmes effectivement à quelque distance. La hauteur du bord de la riviere leur avoit caché notre infortune. Je rentrai dans le bateau. Alonso me continua ses soins; mais avec un respect, un zéle, une attention qui ne me parurent pas pouvoir être causés par la simple pitié. Nous arrivâmes à la Ville, dans le tems qu'une foule de monde en sortoit pour aller à ma défense. Je forçai Alonso, qui eut la modestie de vouloir se retirer après m'avoir remise en des mains sûres, de m'accompagner jusqu'au Palais de mon Pere, & je le lui présentai comme mon Libérateur & l'auteur de mon salut. Un tel service lui fit trouver dans la suite, près

de moi ; un accès toujours libre. L'habitude de le voir, & la connoiſſance qu'il trouva l'occaſion de me donner de ſes ſentimens, ſervirent enfin à lui faire découvrir les miens. Je n'ai pu ni les lui cacher, ni les ſurmonter ; & j'ai cru que ce qu'il avoit fait pour moi, les juſtifioit. Voilà, ajoûta-t-elle, ce que vous avez ſouhaité de ſçavoir. Me trouvez-vous coupable ?

Non, Mademoiſelle, non lui dis-je ; mais je me trouve infiniment malheureux. Je vois bien qu'un amour ſi juſte ne ſçauroit manquer d'être conſtant. Je pers par conſéquent l'eſpérance ; & malgré cela, rien n'eſt capable de me faire perdre mon amour. Concevez quels vont être mes tourmens. Cependant, fuſſent-ils mille fois plus cruels, ils ne m'em-

pêcheront pas d'exécuter ce que je vous ai promis pour Alonſo.

En effet, un emploi étant venu à vaquer dans ma Maiſon, même avant ſon rétabliſſement, je l'en pourvûs par préférence ; & peu après ſa guériſon, c'eſt-à-dire, environ ſix ſemaines après ſa bleſſure, je le fis mon premier Ecuyer. Il faut que je le confeſſe, Alonſo avoit un véritable mérite : il ſoûtint ſon élévation, comme ſi elle lui eût été naturelle. Ses belles qualités le firent eſtimer, non-ſeulement de toute ma Maiſon, mais de la Cour entiere. Je ne pûs me défendre moi-même d'aimer ſa vertu modeſte & généreuſe, & de lui marquer que j'étois content de ſa conduite & de ſes manieres. Je le faiſois appeller quelquefois en particulier, pour lui parler de Donna Clara. Comme il n'igno-

roit pas la violence de ma passion, il se jettoit à mes genoux, pour m'exprimer par ses larmes le désespoir qu'il avoit d'être un obstacle à ma félicité; & je suis persuadé qu'il étoit sincere, lorsqu'il m'offroit de sacrifier sa vie pour rendre la mienne plus heureuse. Non, lui disois-je, cette preuve de votre affection me seroit inutile; vous seriez aimé jusques dans le tombeau. Je connois votre Amante, & je sçais que je ne gagnerois rien à vous perdre. Pour elle, je continuois toujours de la voir, malgré mille résolutions contraires. Elle paroissoit me recevoir avec plaisir; & comme elle étoit douce & complaisante, elle s'efforçoit, par ses manieres honnêtes & caressantes, de me faire oublier mes peines: mais sa bonté même & ses caresses étoient un

nouveau poiſon, qui augmentoit mon mal, & qui rendoit mes plaies incurables.

Il arriva, pendant ce tems-là, quelques changemens dans ſa famille, qui firent prendre une nouvelle face à ſa fortune. Une fiévre contagieuſe lui enleva ſon Pere & ſes trois Freres aînés; de ſorte qu'elle ſe trouva maîtreſſe d'elle-même, & ſeule en quelque ſorte à la têre de ſa Maiſon, l'unique frere qui lui reſtoit, aiant tout au plus huit ou dix ans. Elle fut atteinte auſſi de même mal, & réduite à l'extrémité du danger. La crainte d'expoſer ma propre vie ne m'empêcha point de la voir aſſidument dans cette ſituation, & d'emploier, pour ſa guériſon, des ſoins que l'Amour ſeul peut inſpirer. J'eus la ſatisfaction de reconnoître qu'elle y étoit ſenſi-

ble. Un jour qu'elle se croioit plus mal, & qu'on n'espéroit plus qu'elle pût éviter la mort, elle prit ma main, qu'elle serra tendrement, en m'assurant que l'ingratitude dont elle avoit été forcée de payer une passion aussi tendre & aussi généreuse que la mienne, l'empêchoit de regretter la vie. Mais ce qui vous paroîtra plus surprenant, continua le Prince, c'est que j'admettois alors avec moi, dans sa chambre, son cher Alonso Luis, & que j'avois quelquefois la force de supporter les assurances qu'ils se donnoient de leur tendresse & de leur fidélité éternelle.

Elle se rétablit enfin, contre toute espérance. La Cour, qui n'ignoroit plus ses sentimens pour Alonso, ne douta point qu'étant libre désormais dans son choix,

elle ne disposât de sa main en faveur de cet heureux Amant. Les honneurs & les richesses, dont je l'avois comblé, sembloient avoir raccourci l'intervalle que la naissance avoit mis entre elle & lui. Peut-être se flattoit-il lui-même de cette espérance, quoiqu'il n'eût point encore la hardiesse de le témoigner. Cette pensée me jetta dans une tristesse mortelle. Je résolus de faire un nouvel effort pour faciliter quelque succès à ma passion, sans démentir la conduite généreuse que j'avois tenue jusqu'alors. Voici celle dont je formai le plan. Je fis appeller Alonso Luis dans mon cabinet: Alonso, lui dis-je, je vous ai traité jusqu'ici avec des bontés, qui doivent vous donner quelque attachement pour ma personne. Ce n'est pas pour vous en faire un re-

proche que je les rappelle ; c'est pour vous engager à continuer de vous en rendre digne. J'ai des affaires, au Bresil, qui demandent la présence d'un homme qui me soit affectionné ; allez-y ; je vous donnerai les instructions nécessaires ; & pour vous y faire paroître avec honneur, j'obtiendrai pour vous, du Roi, un titre qui vous y assurera, pendant que vous y serez, le premier rang après le Gouverneur. Vous n'y serez pas moins d'un an ; mais pour vous consoler d'une si longue absence, je vous promets de vous faire épouser Donna Clara, à votre retour, si elle consent à vous accorder cet honneur.

Mon espérance étoit que l'éloignement d'Alonso diminueroit peut-être la constance de son Amante. Supposé que ce change-

ment arrivât, il m'auroit été facile de retenir Alonſo au Breſil, ſur de nouveaux prétextes, afin qu'elle eût le tems de l'oublier tout-à-fait ; mais ſi l'amour de Donna Clara ſe trouvoit à l'épreuve d'un an d'abſence, j'étois réſolu de me faire abſolument violence, & de preſſer moi-même leur mariage, en rappellant Alonſo du Breſil, & en ſollicitant ſa Maîtreſſe de le rendre entierement heureux. Tel étoit mon projet. La fortune, comme vous allez voir, s'eſt opposée à l'exécution. Un deſſein, que je croiois devoir amener néceſſairement mon bonheur, ou celui de deux tendres Amans, n'a ſervi qu'à procurer leur perte, & à me précipiter dans le deplorable état où vous me voiez réduit.

Alonſo ſe laiſſa gagner aiſément

par mes promeſſes. Le déſir de paroître, dans le lieu de ſa naiſſance, avec un éclat où il n'avoit jamais eſpéré de ſe voir, lui fit trouver moins dure la néceſſité de ſe ſéparer de ſon Amante ; ſans compter que le prix, que je lui faiſois enviſager au bout d'un an, ſuffiſoit pour lui faire entreprendre quelque choſe de plus difficile. Je le chargeai de mettre ordre aux grands biens que j'ai dans ce Païs-là, & de démêler exactement tout ce qui m'appartient. Il partit. Son voiage fut heureux ; mais à peine eut-il paſſé quelques jours au Breſil, qu'une maladie précipitée le mit au tombeau. La nouvelle de ſa mort fut apportée en Portugal, par le même Vaiſſeau ſur lequel il étoit parti. Son Amante l'apprit auſſi-tôt que moi. Je ne puis vous donner qu'une

légere idée de ses transports & de son désespoir. Mon assiduité auprès d'elle, mes soins, & les ordres que je donnai pour son secours, empêcherent les suites funestes que ces premiers mouvemens pouvoient produire. Enfin elle consentit à souffrir la vie ; mais la regardant comme un supplice, elle prit le parti, il y a trois mois, de se retirer à la campagne dans une de ses Terres, qui est à six lieues de Lisbonne. Là, elle vivoit comme oubliée des hommes, dans une tristesse continuelle, & sans cesse occupée à verser des larmes. Je ne laissois pas passer deux jours, sans me dérober secrettement pour la voir. Dom Tellès de Sylva étoit le seul qui m'accompagnoit. Elle sembloit trouver quelque douceur à me voir, & recevoir volontiers les

consolations qui lui venoient de moi. Je croiois appercevoir, de jour en jour, l'effet de mon amour & de ma persévérance. J'espérois qu'à la fin son cœur s'accoûtumeroit à me souffrir, & peut-être enfin à m'aimer; lorsqu'un coup fatal & imprévû a détruit une si douce attente, & renversé pour jamais mon bonheur & mes espérances.

Dom M..... ne fut pas le maître, ici, de retenir quelques larmes qui se mêlerent avec ses soûpirs. Vous voiez, nous dit-il tristement, à quel point je parois touché; je le parois mille fois moins que je ne le suis. La raison seule ne suffiroit pas pour arrêter mon désespoir, après un malheur tel que le mien: il n'y a que l'honneur & la considération de ce que je dois à mon rang, qui puisse

dissiper l'envie pressante que je sens naître à tous momens, de me donner la mort.

Il reprit ainsi son récit. Je vais vous apprendre ce qui est encore ignoré de tout le monde à Lisbonne. Vous vous souvenez, sans doute, de l'audience qu'on vint me demander pour une femme inconnue, dans le tems que j'étois à vous entretenir pour la premiere fois. Cette femme, qui étoit inconnue en effet pour la plûpart de mes gens, ne l'étoit pas pour Dom Tellès & pour moi. Je l'avois placée moi-même près de Donna Clara, lorsqu'elle eut appris la mort d'Alonso; pour prendre soin d'elle, & pour arrêter l'effet de son désespoir. C'est une personne sage, qui s'appelle Philippa, & qui m'avoit été procurée alors par un de mes Officiers,

qui eſt mort depuis. Sa viſite imprévûe, & ſon air triſte, m'aiant frappé tout d'un coup, je jugeai qu'elle m'apportoit quelque nouvelle fâcheuſe; & ſans lui donner le tems de parler, je la conduiſis dans mon cabinet. Ses pleurs & ſes ſanglots, qu'elle avoit retenus devant mes gens, prirent là un libre cours : elle fut quelque tems ſans pouvoir former une parole. Parlez donc, Philippa, lui dis-je, & tirez-moi de peine : vous me faites trembler pour Donna Clara. Ah ! me répondit-elle, Donna Clara n'eſt plus; il n'eſt plus tems de trembler pour elle. J'avois vû Donna Clara la veille. Le peu de vraiſemblance qu'il y avoit, qu'elle fût morte depuis ma viſite, m'empêcha d'entendre d'abord le ſens de ces paroles. Mais Philippa ne

m'aiant que trop fait comprendre par quelques mots entrecoupés la cauſe de ſa mort & la maniere tragique dont elle étoit morte, je ne penſai plus qu'à mourir moi-même. Je ſerois maintenant dans le tombeau comme elle, ſi Dom Tellès, qui étoit avec moi, n'eût eu la cruelle pitié d'arrêter mon épée, que j'avois déja tournée contre mon ſein. Il profita de la foibleſſe que mon trouble & ma douleur me cauſerent, pour me mettre lui-même au lit, ſans laiſſer même entrer mes Domeſtiques. Ce fut-là que tout mon malheur me fut raconté, ſans déguiſement, par Philippa; & vous allez être ſurpris que j'aie pu l'entendre ſans expirer. Alonſo Luis, étant atteint de ſa maladie mortelle, avoit fait apparemment des réflexions fort affligeantes ſur un

accident ſi imprévû. C'étoit peu que de mourir preſque ſubitement à ſon âge, & malgré la bonté de ſon tempéramment ; mais mourir à la veille de ſe voir le plus heureux de tous les hommes, du côté de l'amour & de la fortune ; mourir loin de Donna Clara, & ſans pouvoir lui dire adieu pour la derniere fois ; tout cela lui ſembla ſans doute bien terrible, & bien inſupportable. Soit par une ſuite de cette penſée, ſoit par d'autres raiſons, il ſe perſuada qu'une mort ſi déſeſpérante ne pouvoit être naturelle ; & ſe ſouvenant de la paſſion que j'avois toujours conſervée pour ſon Amante, il crut trouver dans ma jalouſie, & la cauſe de ſon éloignement de Portugal, & celle de ſa mort. Folle & injurieuſe opinion, après les témoignages qu'il

avoit eus de ma générosité ! mais que je pardonnerois néanmoins à ce Malheureux, si les suites en avoient été moins funestes. Cette idée se fortifia tellement dans son esprit, que ne doutant plus que je ne lui eusse fait donner du poison, il demanda une plume avant que de mourir, & fit une lettre pour Donna Clara; dans laquelle, en se plaignant de son sort, il lui donnoit ses injustes conjectures comme une vérité certaine. Il remit cette lettre entre les mains de son Oncle, auquel il donna une somme considérable, après lui avoir fait promettre d'entreprendre exprès le voiage de Portugal, pour porter sa lettre à Donna Clara. L'Oncle ne put partir aussi-tôt que le Vaisseau, qui apporta la premiere nouvelle de la mort d'Alonso; mais il prit une

autre occaſion, environ trois mois après. C'eſt l'arrivée de ce Miſérable, qui a cauſé la triſte mort de Donna Clara; c'eſt cette fatale lettre, qui lui a fait prendre la cruelle réſolution d'attenter ſur elle-même : & ce qui me cauſe le plus horrible déſeſpoir, c'eſt qu'elle s'eſt donnée la mort en me haïſſant, comme la cauſe de ſon malheur, & moins pour ſuivre ſon Amant, que pour le vanger, & me punir. Philippa m'a raconté qu'après avoir lû la lettre d'Alonſo, elle perdit tout d'un coup la connoiſſance & la parole : ſes beaux yeux s'obſcurcirent ; elle demeura ſans mouvement, comme ſi la douleur lui eût cauſé la mort. Mais, étant revenue enſuite à elle-même, elle prit le Ciel à témoin de ſon état déplorable; elle invoqua l'ombre de ſon Amant ;

elle emploia le peu de force qui lui restoit, à me reprocher ma barbarie, & à proférer contre moi mille imprécations. Hélas! quelle injustice! Contre moi qui l'adorois! contre moi qui ne respirois que pour lui plaire, & qui étois disposée à me sacrifier, non-seulement à son bonheur, mais encore à celui de son Amant, parce que le sien m'y paroissoit attaché! Enfin, lasse d'exprimer ses transports par des paroles, elle se leva avec un mouvement furieux; & malgré la diligence de Philippa, qui étoit seule auprès d'elle, & toute éperdue, elle se perça le cœur d'une longue éguille d'or, qui lui ôta la vie.

Voilà, Messieurs, nous dit le triste Dom M..., le malheur qui cause mes larmes, & qui me fait fuir le Portugal. Voiez les restes

de ce que j'ai aimé plus que moi-même, ajoûta-t-il, en tirant de ſa poche un mouchoir teint de ſang. Je conſerverai, juſqu'au tombeau, ce funeſte monument de mon infortune & de mon amour : je le tiens de Philippa qui s'en eſt ſervi trop inutilement pour arrêter le ſang, & la vie de la malheureuſe Clara. Vous pouvez juger, par le ſoin que j'ai d'entretenir ma douleur, que mon deſſein n'eſt pas de l'oublier : cependant j'ai réſolu de ne pas remettre le pied en Portugal, que mon cœur ne ſoit aſſez tranquille pour revoir ſans émotion des lieux qui m'ont été ſi funeſtes.

Après avoir achevé ainſi ſa narration, le Prince, qui ſe ſentoit trop agité pour écouter tranquillement les nôtres, parut ſouhaiter de demeurer ſeul : mais Dom

Tellès de Sylva, qui ſçavoit que rien ne lui étoit plus pernicieux que la ſolitude, nous fit ſigne de ne pas l'abandonner, & de tâcher au contraire de lui tenir l'eſprit occupé par nos récits. Nous paſsâmes donc la plus grande partie de la nuit à lui raconter les ſujets que nous avions eus de nous plaindre auſſi de la fortune, & la triſte expérience que nous avions faite de ſes caprices. Il étoit preſque jour, lorſque nous le quittâmes; & la matinée fut emploiée preſqu'entiere à dormir. Le Marquis ne fut pas plutôt levé, que Dom Tellès entra dans notre chambre de la part du Prince, pour l'aſſurer de ſon eſtime, & lui faire mille civilités. Il nous pria d'éviter, autant qu'il nous ſeroit poſſible, de faire retomber la converſation ſur ſes peines.

Nous le promîmes ; & moi ſurtout, d'autant plus volontiers, que c'étoit rendre en même-tems ſervice au Marquis, que d'éloigner tout ce qui pouvoit renouveller ſa triſteſſe. Nous fimes même enſemble divers projets de divertiſſemens & de plaiſirs, tels que la mer pouvoit les permettre.

Le premier fut d'engager les jeunes Turcs, que nous avions vûs la veille, à ſe rendre avec nous chez le Prince, pour le ſurprendre agréablement par ce ſpectacle imprévû. Je me chargeai volontiers de cette commiſſion, & j'allai ſur le champ à leur chambre. Auſſi-tôt que Muleid eût entendu ce que je lui propoſois, il ſe crut très-honoré d'entrer en liaiſon avec le Prince de Portugal, & il conſentit à nous ſuivre. La Gouvernante du jeune Memiſcès fit

quelque difficulté de le confier à mes ſoins; mais je levai ſa peine, en la priant elle-même de nous accompagner. Ils ſe parerent très-richement. La vûe de quantité d'habits, qu'on tira de pluſieurs coffres pour Muleid, nous fit naître l'envie de nous revêtir auſſi à la Turque. Elle fut exécutée à l'inſtant; de ſorte qu'étant montés ſur le tillac, on fut ſurpris de voir le nombre des Turcs augmenté dans le Vaiſſeau. Dom M...., qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle viſite, le fut bien davantage. Je lui fis un compliment au nom de toute l'Aſie, que nous prétendions repréſenter, & qui lui venoit rendre ſes hommages. Il eſt certain qu'il eut d'abord quelque peine à nous reconnoître. Cette galanterie ne lui en parut que plus agréable. Les véri-

tables Turcs s'approcherent, pour le ſaluer à la mode du Levant. Il les reçut, avec un air de bonté qui les lui attacha tout d'un coup, & qui fit que ſans ſe faire preſſer, ils demeurerent à dîner avec nous. L'aimable Memiſcès fut le ſujet preſque continuel de notre converſation. On admiroit la délicateſſe de ſes traits, ſa blancheur vive & picquante, contre l'ordinaire des Orientaux, qui ont preſque tous quelque choſe de fade dans le teint, & le feu admirable qui brilloit dans ſes yeux, que nous trouvions les plus beaux du monde. Le Marquis ne manqua point de ſe placer près de lui. On lui en fit quelques reproches, qu'il ſoûtint agréablement. Mais, ce qui nous divertit le plus, ce fut qu'étant careſſant & enjoué, il vouloit embraſſer quelquefois ce

bel Enfant, qui ſe défendoit en rougiſſant, comme s'il eût eu quelque choſe à ménager. C'eſt dommage, nous dit le Prince, que nous ne puiſſions tirer d'eux que le plaiſir de les voir ; & que nous ſoions privés de celui de les entendre. Sa réflexion en fit naître une à Dom Tellès, que nous approuvâmes tous : Qui nous empêche, ſe mit-il à dire en riant, de leur apprendre un peu de François, pendant que nous ſommes abſolument oiſifs ? Le Marquis s'écria qu'il ſe chargeoit de l'inſtruction de Memiſcès ; & Dom Tellès entreprit d'inſtruire Muleid. Il y eut même, entre eux, une eſpéce de défi & d'émulation, par rapport aux progrès ; chacun ſe promettant de réuſſir le mieux & le plus promptement. Je déclarai, aux deux jeunes Turcs, le deſſein

qui venoit d'être formé. Ils y donnerent les mains, & promirent de répondre au zéle de leurs Maîtres. J'admirai dans la ſuite celui du Marquis pour Memiſcès. Tantôt les deux Turcs étoient chez nous; tantôt c'étoit nous qui nous trouvions chez eux. Memiſcès s'apprivoiſoit avec le Marquis, & marquoit autant d'empreſſement pour recevoir ſes leçons, que lui pour les donner. Nous inventâmes une eſpéce de méthode, dont le ſuccès fut ſi prompt, qu'en trois ſemaines les deux freres entendoient preſque entierement nos diſcours, & faiſoient entendre eux-mêmes aſſez nettement leurs penſées. Memiſcès l'emportoit néanmoins; & ſoit l'adreſſe du Maître, ſoit la vivacité de l'Ecolier, il avançoit beaucoup plus que ſon frere.

L'application du Marquis me satisfaisoit extrêmement. Je la regardois comme un nouveau reméde, qui alloit achever sa guérison. Mais quoiqu'il ne fût capable de former, pour Memiscès, qu'une affection pleine d'innocence, je ne laissai pas de trouver quelque chose à rédire à l'attachement excessif qu'il témoignoit pour ce jeune Turc. Mon cher Marquis, lui dis-je un jour, vous vous livrez trop à vos penchans. Tout ce qui vous flatte jusqu'à un certain point, vous attache de même; & vous avez déja oublié que se former des fortes chaînes, c'est se préparer de cuisantes douleurs, lorsqu'elles viennent à se rompre. Je ne vous blâme point d'être sensible à l'amitié, mais il ne faut pas en faire une passion; & ses effets doivent être differens de ceux de

l'amour. Cependant j'apperçois dans vous, non-seulement le feu & l'ardeur, mais l'agitation même & l'inquiétude qui ne conviennent qu'à la passion. En un mot, vous aimez trop Memiscès, & je voudrois que vous prissiez un peu plus d'empire sur les mouvemens de votre cœur. Il me répondit naturellement qu'il sentoit bien lui-même, qu'il en faisoit trop pour ce jeune Inconnu, & que la tendresse qu'il avoit pour lui approchoit de la passion; mais qu'il n'avoit point d'autre excuse à m'apporter qu'un penchant qu'il ne pouvoit vaincre, parce qu'il trouvoit une douceur infinie à le suivre; qu'il m'avouoit que Memiscès lui étoit aussi cher que lui-même; & que devant le quitter sans doute bien plutôt qu'il ne voudroit, il ne pensoit déja qu'en

tremblant, à la néceſſité de cette ſéparation.

En effet, le vent étant des plus favorables, nous avancions promptement; & notre voiage n'eût pas duré même un mois, ſi nous n'euſſions été retardés par un accident qui nous cauſa une juſte frayeur. Nous étions déja à la hauteur des côtes de France, & le plus beau tems du monde nous promettoit la plus heureuſe navigation, lorſque nous entendîmes de tous côtés, dans le Navire, le cri que font les Matelots, quand ils apperçoivent un Corſaire. Nous nous rendîmes tous ſur le tillac. Le Capitaine Anglois nous dit, ſans déguiſement, que nous étions pourſuivis; & que le Corſaire paroiſſant beaucoup meilleur Voilier que nous, il nous falloit un ſecours particulier du Ciel

pour nous faire éviter le combat. Nous lui répondîmes que ce n'étoit point un ſi grand mal d'être obligés de ſe battre, pourvû que nous euſſions de quoi nous défendre. Il n'y avoit malheureuſement avec nous, ſur le Vaiſſeau, que l'Equipage & quelques Paſſagers, quelques mauvaiſes pieces de canon, très-peu de poudre, & preſque nulles autres armes que nos épées. Le Prince fit lui-même la revûe de tout ce qui pouvoit ſervir à notre défenſe; & voiant les choſes en ſi mauvais ordre, nous deſeſperâmes véritablement de notre ſalut. Quelle apparence, effectivement, de réſiſter avec de ſimples épées à des Corſaires, munis d'armes de toute eſpéce, & ſans doute en beaucoup plus grand nombre que nous? La fuite ne paroiſſoit pas une voie plus ſûre,

à cauſe de la péſanteur de notre Vaiſſeau. D'un autre côté, ſe rendre ſans combattre, c'eſt à quoi perſonne ne pouvoit ſe réſoudre; & notre ſort en auroit-il été plus heureux avec d'impitoiables Corſaires ? Je crus notre perte certaine : mais comme ç'auroit été la précipiter, que de s'abbattre & perdre courage, j'affectai au-dehors une confiance que je n'avois pas au fonds du cœur. Je dis à Dom M.... : Ménagez votre perſonne, mon Prince, & laiſſez-nous combattre. Il rejetta généreuſement mon conſeil. Pour le Marquis, je lui fis promettre de ne pas s'éloigner de moi un moment : Obéiſſez-moi, lui dis-je, peut-être pour la derniere fois ; vous diſpoſerez de vous à votre gré, quand vous m'aurez vû périr en vous défendant. Il me répon-

dit, en m'embrassant tendrement, que si je me chargeois du soin de sa vie, il se chargeoit de la mienne, & qu'il me promettoit de ne pas quitter mon côté, pour avoir du moins la consolation de mourir près de moi. Muleid se préparoit au combat avec la même résolution. Memiscès fut mis, avec ses femmes, dans l'endroit le moins périlleux du Vaisseau : Ce fut le Marquis qui eut cette attention, car son cher Memiscès ne lui sortoit pas de l'esprit. Enfin, les Corsaires étoient déja à la portée du canon, & jugeoient bien à la manœuvre de notre Vaisseau, qu'ils pouvoient nous regarder comme une proie assurée ; lorsque le Ciel permit que deux Vaisseaux François, qui alloient du Havre-de-Grace à Bayonne, & que le beau tems avoit engagés à s'éloi-

gner des Côtes, se firent voir tout-d'un-coup devant nous, à la même distance à-peu-près que les Corsaires étoient par derriere. Nous ne les eumes pas plutôt apperçus, que nous crumes le péril passé. En effet les Corsaires, qui ne furent pas long-tems non plus à les découvrir, perdirent l'espérance de nous joindre, ou du moins d'être assez forts pour prétendre à nos dépouilles. Ils prirent aussi-tôt une autre route, & nous les perdîmes de vûe en peu de tems. Nous saluâmes, en passant, les deux Vaisseaux François d'une décharge de notre miserable artillerie, pour les remercier du service important qu'ils nous avoient rendu. Peu de jours après, nous entrâmes dans le Canal de la Manche, & de-là nous gagnâmes bientôt la Hollande.

Le Prince Dom M..., ſans s'arrêter un moment, prit le chemin de la Haye, après nous avoir dit qu'il comptoit de nous y revoir, & qu'il alloit deſcendre & ſe loger chez M. le Comte de Tarouca. Pour les jeunes Turcs & nous, nous paſsâmes le reſte du jour & de la nuit à nous repoſer, au lieu même de notre débarquement. Je fis prendre ſeulement les devants à Scoti, pour nous louer un appartement à la Haye, afin que rien ne nous cauſat d'inquiétude en arrivant. Le lendemain, nous nous y rendîmes d'aſſez bonne heure; & nous trouvâmes Scoti, qui nous attendoit, à l'entrée de la Ville.

Comme il connoiſſoit les lieux, y étant venu avec moi long-tems auparavant, je lui donnai ordre de conduire Mu'eid & ſon frere vers le Pléen, où ils m'avoient dit que

leur Pere leur avoit fait sçavoir qu'il seroit logé. Ils nous marquerent une vive reconnoissance, en nous quittant, & nous promirent leur premiere visite lorsqu'ils seroient en état de sortir. Le Marquis voulut embrasser Memiscès, qui y consentit pour cette fois d'assez bonne grace. Il faudra néanmoins le quitter tout-à-fait ce cher Memiscès, lui dis-je étant seul avec lui ; & nous verrons comment vous supporterez cette séparation. Il répondit à cela, qu'il alloit me communiquer une pensée, qui lui étoit venue depuis quelques jours, & qu'il n'avoit point encore osé me découvrir. Je ne puis vous cacher, continua-t-il, que j'aime Memiscès au-delà de ce qu'on peut s'imaginer ; mon cœur a pour lui des mouvemens que je n'ai jamais sentis que pour

ma chere Diana. Je trouve le même plaisir à le voir, & son absence me cause la même douleur. Il est donc naturel que je souffre beaucoup, lorsqu'il faudra nous séparer. Mais si vous aviez un peu de bonté pour moi, ajoûta-t-il en me regardant d'un air tendre, vous pourriez m'épargner cette peine, ou du moins la réculer encore bien loin. Expliquez-vous plus clairement, lui dis-je; je ne pénetre pas votre systême. Le voici, reprit-il: Au lieu d'aller en Angleteterre, en quittant la Hollande, nous pourrions retourner en France, avec les deux jeunes Turcs & leur Pere; il est raisonnable qu'étant si proche du mien, & devant m'en éloigner encore pour long-tems, je souhaite de le revoir & de l'embrasser: ce seroit-là notre prétexte. Nous

ſerions voir la Cour de France à Memiſcès ; & ce qui ſerviroit encore mieux à mon deſſein, nous le ferions inſtruire adroitement de notre Religion, pour tâcher de la lui faire embraſſer ; parce qu'il ſeroit aiſé, après cela, de l'engager à demeurer en France toute ſa vie. Alors, me dit le Marquis, je ſuis ſûr que j'obtiendrois aiſément de mon Pere, qu'il le reçût dans notre Maiſon comme ſon fils, & j'aurois la ſatisfaction de vivre toujours avec lui comme avec un frere.

J'écoutois le Marquis avec une ſurpriſe extrême, & je ne pouvois me laſſer d'admirer ſa fécondité pour former & pour arranger des projets. Cependant, après l'avoir laiſſé s'expliquer à ſon aiſe, je lui répondis, d'un ton plus ſérieux qu'il ne s'y attendoit, que

je tremblois pour sa sagesse, & que la chaleur, avec laquelle il me parloit de Memiscès, ne me permettoit pas de bien interpréter ses sentimens. Hé ! quoi donc, Monsieur, lui dis-je, parleriez-vous autrement quand il seroit question d'une Maîtresse ? Que signifie cette douleur, cette joie, & tous ces autres mouvemens que vous prétendez être semblables à ceux que vous inspiroit Donna Diana ? Je ne reconnois point là l'amitié, qui doit être un sentiment modéré, sage, & reglé par l'honneur & la raison. C'est une passion vicieuse, dont vous m'avez fait le portrait. Il faut la réduire, s'il vous plaît, à de plus justes bornes. Ne trouvez donc pas mauvais que nous laissions partir Memiscès sans nous. Vous pouvez, si vous voulez, lui donner quelques lettres,

lettres, ou pour Monſieur le Duc votre Pere, ou pour vos Amis. Votre recommandation lui fera trouver plus d'agrément à Paris. C'eſt l'unique maniere dont vous puiſſiez à préſent lui marquer votre amitié : car de vous figurer qu'un enfant de treize ou quatorze ans puiſſe être inſtruit de notre Religion, ſans que ſon Pere s'en apperçoive, ou que ſon Pere le permette, s'il en a la moindre connoiſſance, c'eſt une penſée puérile & ſans fondement. Ma réponſe parut dure au Marquis, & je remarquai la violence qu'il ſe faiſoit pour ne pas marquer trop de douleur. J'ajoûtai, pour le conſoler, que je ne déſapprouvois point d'ailleurs les marques d'affection qu'il avoit données juſqu'alors à Memiſcès; qu'un ſi aimable Enfant méritoit celle de

tout le monde, & que je m'étois trouvé moi-même diſpoſé à l'aimer, dès le premier moment que je l'avois vû. Mais j'eus beau prendre un ton plus doux ; la fin de mon diſcours ne fit pas tant de plaiſir au Marquis, que le commencement lui avoit cauſé de chagrin.

La foi du Public ne manque pas de ſe révolter contre les évémens extraordinaires. Cette réflexion, qui me naît ici tout-d'un-coup, eſt preſque capable d'arrêter ma plume, & de m'ôter l'envie d'achever cette premiere partie de nos voiages. J'avoue que ce qui me reſte à dire, eſt capable de ſurprendre par ſa ſingularité ; mais c'eſt un fait dont mille perſonnes peuvent rendre encore témoignage, ſoit en Hollande où il eſt arrivé, ſoit en France, où il a

été connu de la plûpart de ceux dont je ſuis connu moi-même.

Le lendemain de notre arrivée à la Haye, qui étoit, ſi ma mémoire eſt fidelle, le cinquiéme jour de Décembre, après avoir commencé nos viſites par celle du Prince Dom M... qui nous retint à dîner, & qui nous fit des careſſes & des amitiés dont il n'y a que ceux qui connoiſſent l'exceſſive bonté de ce Prince, qui puiſſent bien juger, nous retournâmes à notre logement, parce qu'il étoit tard pour faire voir les beautés de la Ville au Marquis. A peine avions-nous mis le pied dans notre appartement, qu'un de nos Laquais vint nous avertir que le Pere de nos deux aimables Turcs étoit à la porte avec eux, dans ſon Caroſſe, & qu'il demandoit à nous voir. Ses enfans lui avoient parlé,

avec tant de reconnoiſſance, de la tendreſſe que nous leur avions marquée, & des obligations qu'ils nous avoient, qu'il avoit cru ne pouvoir nous en remercier aſſez-tôt. Je donnai ordre de les aller recevoir & de les introduire, à Scoti, qui étoit mis aſſez proprement pour ſervir au beſoin d'une façon de Gentilhomme ou d'Ecuier. Il nous les amena à l'inſtant. Grand Dieu! me croira-t-on dans cet endroit? Quelle fut ma ſurpriſe, ou plutôt quel fut mon tranſport, en reconnoiſſant, dans cet Officier Turc, le frere de ma chere Selima, le bon & généreux Amulem! Non, il n'y a point de ſentimens au monde, tels que ceux qu'inſpire la nature ou la reconnoiſſance; mais leur excès eſt quelquefois funeſte. Si la force de mon tempérament m'empêcha de ſuc-

comber au premier emportement de ma joie, il en fut autrement d'Amulem. Il me reconnut à son tour, au son de ma voix, & à la vivacité de mes caresses, car mon visage ne dut pas lui paroître moins changé que mon habillement; mais s'il fut aussi frappé que moi, d'une rencontre si heureuse & si imprévûe, il n'eut pas tant de vigueur pour soûtenir l'impétuosité de ses mouvemens: il tomba, avec plus de vîtesse que je n'en eus pour le soûtenir; & dans le tems que nous nous efforçions de le relever, c'est Salem, répétoit-il d'une voix foible & tremblante; mes Enfans, c'est votre Oncle. Ces pauvres enfans se jetterent tous deux à mon col, en me serrant de toute leur force; & Dieu seul sçait ce qui se passoit alors au fond de mon cœur. Je

tenois le Pere entre mes bras ; & les deux Enfans me tenoient, chacun entre les ſiens. Ainſi nos cœurs & nos larmes étoient réunis dans le même eſpace & comme confondus.

Cependant je fis réflexion, malgré mon trouble, qu'Amulem que je ſoûtenois toujours, avoit beſoin d'un prompt ſecours. Il avoit perdu tout-à-fait l'uſage de la voix. Ses ſoupirs étoient fréquens & convulſifs. Il avoit pourtant la force de ſe remuer, ſur la chaiſe où nous l'avions fait aſſeoir ; ce qui me fit croire que ſon mal n'étoit qu'une oppreſſion de poitrine, cauſée par la prompte révolution de ſes eſprits & de ſon ſang. On lui ouvrit la veine ; & ſa voix s'étant ranimée pour un moment, il me dit en langue Turque : Seroit-il poſſible, mon cher Salem,

que votre vûe, que j'ai desirée avec tant d'impatience, fût capable de me causer la mort? Si cet effet arrive, ce sera par un sentiment bien opposé à celui de la douleur. Mais ma chere sœur Selima, ajoûta-t-il, le Ciel ne permettra-t-il pas que je la revoie avant que de mourir? Je jugeai par ce discours, qu'il ignoroit la perte de mon Epouse; & comme il n'étoit point en état de supporter une pareille nouvelle, je me contentai de lui répondre que dans la joie que j'avois de le retrouver, je n'étois occupé que du desir de lui voir reprendre ses forces, pour jouir pleinement d'une si douce satisfaction. Ah! reprit-il, je me sens extrêmement affoibli, & je crains tout d'un épuisement si subit. Je vous ai vû du moins; & vous assurerez Selima, que je n'emporte

point d'autre regret que de mourir ſans la voir auſſi. C'étoit l'unique objet de mon voiage, & de celui de mes Enfans ; c'étoit ce qui m'avoit fait rechercher avec empreſſement depuis quelques années, la commiſſion que je ſuis venu exécuter en Hollande. Je vous ai vû, répéta-t-il en ſerrant ma main ; c'eſt aſſez pour m'empêcher d'accuſer le Ciel de rigueur. S'il m'ôte la vie, je vous recommande mon Fils & ma Fille. Menez-les à Selima : je ſçais entre les mains de qui je les laiſſe. Je lui dis qu'il ne falloit penſer qu'à vivre, & que j'eſpérois que ſon mal ne ſeroit qu'une incommodité paſſagere, dont nous trouverions moien de le guérir aiſément. Je lui demandai enſuite où étoit ſa Fille, dont il me parloit. La voilà, me répondit-il en me

montrant Memiſcès ; j'avois ordonné à ſa Gouvernante de cacher ſon ſexe, & de lui faire prendre un habit d'homme, pour prévenir les accidens d'un long voiage ; & j'ai jugé à propos de la laiſſer ici dans ce déguiſement, par la même raiſon. Je n'ai que ces deux Enfans, ajoûta-t-il ; c'eſt ce que j'ai de plus cher. Si vous avez quelque amitié pour moi, traitez-les avec bonté.

Il faiſoit beaucoup d'efforts pour parler. Le Médecin, que j'avois envoié chercher, & qui arriva dans ce tems, le fit mettre au lit, après avoir examiné ſon mal. Il s'en expliqua d'une maniere, qui me donna de la fraieur. Sa poitrine, me dit-il, me fait tout craindre. La ſaignée fut redoublée : une heure après, il perdit entierement la connoiſſance & la

parole. Je commençai à déſeſpérer de ſon retour à la vie. Cependant le Médecin, ſans s'étonner de la ſituation où il le voioit, lui fit encore ouvrir la veine du pied. Ce fut ſon ſalut. En moins d'une heure, la liberté d'eſprit, l'uſage de la voix, la couleur même & la ſanté, lui revinrent. Il ne lui reſta de cet étrange accident, qu'un peu de foibleſſe, cauſée par les trois ſaignées. Je répéte encore ici que cette complication d'événemens extraordinaires, la rencontre d'Amulem, ſa maladie, ſa guériſon, & le déguiſement de ſa Fille, pourront ſembler difficiles à croire; mais je ne dois point altérer la vérité, pour ménager la délicateſſe d'un Lecteur trop incrédule.

Lorſque le rétabliſſement d'Amulem nous eut permis de penſer

à la joie, nous nous y livrâmes sans ménagement. Ce fut alors que je recommençai à l'embrasser mille fois, & que je ne fis pas moins de caresses à ses chers Enfans. Tant de contentement & de plaisir me paroissoit un songe. Je ne pouvois m'accoûtumer à regarder un événement si agréable, comme une vérité. Le Marquis avoit fait, pendant ce tems-là, bien des personnages différens. Dans la premiere suprise que nos embrassemens & nos transports lui avoient causée, il étoit demeuré comme immobile; s'appercevant ensuite que ce Turc, que j'embrassois si tendrement, étoit mon frere, il s'étoit approché pour mêler ses caresses avec les miennes, & Memiscès y avoit eu la meilleure part. Amulem ne put remarquer, dans l'accès de son

mal, les attentions du Marquis pour ſa Fille; mais s'étant levé au bout de quelques heures, & le voiant badiner aſſez familierement avec elle, il me demanda ce que c'étoit que ce jeune homme, & s'il connoiſſoit le ſexe de Memiſcès. Je lui appris alors qui étoit le Marquis; & non-ſeulement je l'aſſurai qu'il ne prenoit Memiſcès que pour un jeune homme, mais je le priai de le laiſſer toujours dans cette erreur; & je lui dis les raiſons que j'avois de le ſouhaiter. Je ne découvris pas même ce premier ſoir à mon aimable Niéce, que je fuſſe informé de ce qu'elle étoit; de peur que ſa rougeur & ſon embarras n'en fiſſent conjecturer quelque choſe au Marquis.

J'étois d'ailleurs aſſez occupé d'un autre ſoin. Il falloit appren-

dre la mort de Selima à Amulem, qui m'avoit déja demandé plus d'une fois de ses nouvelles, & qui pouvoit être surpris avec raison de ma froideur à lui répondre. Après y avoir un peu pensé, je crus que quelque triste que fût pour lui cet événement, dix-neuf ou vingt ans, qui s'étoient écoulés depuis, empêcheroient qu'il n'en fût aussi frappé que d'un malheur récent. Je ne l'amenai-là néanmoins que par de longs détours. Ses larmes coulerent quelque tems, & les miennes se renouvellerent en lui en voiant répandre. Ce ne fut que plusieurs jours après, que je lui fis le récit entier de tout ce qui m'étoit arrivé avec sa chere Sœur, depuis notre départ d'Amasie. Il auroit renoncé au voiage de France, en perdant l'espoir d'y trouver celle qu'il étoit

venu chercher de si loin ; mais lorsque je lui eus parlé de ma Fille, & même d'Agade qu'il n'avoit pas oubliée, il résolut de les aller voir, aussi-tôt que ses affaires seroient terminées en Hollande. Le Marquis, à qui j'appris sa résolution, en eut une joie infinie ; parce qu'il jugeoit bien que je ne pouvois me dispenser de l'accompagner. J'eus cependant la malice de lui dire, qu'étant obligé d'aller passer quelques semaines en France, avec mon Frere & mes Neveux, je le laisserois à la Haye pour y attendre mon retour. Il se plaignit amérement de moi, & il en vint jusqu'à me dire, qu'il ne voioit que trop qu'il s'étoit trompé, en croiant que j'avois quelque amitié pour lui ; que c'étoit apparemment pour lui ôter le plaisir d'être avec Memiscès, que je

voulois le laisser en Hollande ; mais que si je lui refusois de nous tenir compagnie en chemin, je ne pourrois pas l'empêcher de partir deux jours après nous, & de nous aller réjoindre en France. Nous fimes la paix, lorsque je lui eus déclaré que j'avois voulu badiner. Dès le soir, j'écrivis à M. le Duc de.... notre arrivée en Hollande, & que la rencontre que j'y avois faite de mon Frere, m'obligeoit de rentrer pour quelque tems dans le Roiaume. Il me fit l'honneur de me répondre, huit jours après ; & en approuvant mon dessein, il me prioit de ne pas amener le Marquis à Paris, étant bien-aise qu'il n'y parût qu'après avoir achevé ses voiages. Mais il me promettoit de nous venir voir lui-même, lorsque nous serions chez ma Fille, ou chez M. le

Comte de.... mon Oncle paternel.

Nous paſsâmes environ deux mois en Hollande, avec une douceur & une tranquillité parfaite. Nos viſites ordinaires étoient chez Monſieur le Marquis de Chaſteau-neuf, Ambaſſadeur de France, & chez M. le Comte de Tarouca, Ambaſſadeur de Portugal; car je n'appelle pas viſite le ſéjour preſque continuel que nous faiſions au logement d'Amulem, ou celui qu'il faiſoit avec ſes Enfans dans le nôtre. Nous nous regardions comme une même famille. Muleid & Memiſcès ſe perfectionnerent en peu de tems dans notre langue; de ſorte que nos entretiens devinrent aiſés & familiers. Je craignois extrêmement que le Marquis ne prît quelque ſoupçon du ſexe de Memiſ-

cès. On juge assez de l'effet que cette connoissance auroit produit sur lui. Il sembloit même que son affection fût augmentée, depuis qu'il sçavoit que cette jeune personne m'appartenoit; il me le disoit lui-même en riant, & il me demandoit si je pouvois m'offenser qu'il aimât mon Neveu. Il est certain que ma Niéce sentoit quelque tendresse pour lui; j'étois trop clair-voiant, pour ne pas m'en appercevoir, à la maniere dont elle s'accoûtumoit à souffrir ses caresses badines. Je lui laissai ignorer à elle-même, pendant quelques jours, que j'étois instruit de son sexe; mais dans la crainte qu'elle ne prît sérieusement de la passion pour le Marquis, qui devenoit de jour en jour plus aimable, je lui découvris que je sçavois qu'elle étoit fille; étant bien

sûr que cette connoiſſance ſerviroit à la faire veiller un peu plus ſur elle-même. Bon jour, ma chere Niéce, lui dis-je, en lui prenant es deux mains. Elle rougit, ſans me répondre. J'attendis pourtant qu'elle parlât, & je la regardai en ſoûriant. Enfin elle me dit que j'oubliois qu'elle étoit mon neveu Memiſcès. Non, non, repris-je en l'embraſſant, je ſçais ce que vous êtes; & je vous réponds que ſi je vous aimois comme Memiſcès, je vous aime encore plus comme ma chere Niéce. Je vois, repartit-elle, que mon Pere vous à déclaré mon ſexe. J'étois ſurpriſe effectivement qu'il parût vous en faire un myſtère; mais c'eſt vous-même, mon cher Oncle, qui m'en avez voulu faire un, de ce que vous ſçavez ſans doute depuis notre arrivée. Nous conti-

nuâmes ainſi de nous entretenir dans la même poſture, juſqu'à ce que le Marquis entra dans la ſalle où nous étions ; & s'avançant doucement derriere ma Niéce, il me pria, par un ſigne de main, de ne pas l'avertir de ſon approche. Je le laiſſai faire exprès. Je voulois voir de quelle maniere ma Niéce prendroit ſon badinage, après l'éclairciſſement que nous venions d'avoir enſemble. Le Marquis ne manqua pas de lui paſſer les mains autour du col, & de l'embraſſer à ſon aiſe. Je ne diſois pas un mot. Memiſcès ( car je continuerai de lui donner le même nom ) fit quelques efforts pour ſe tirer de ſes mains ; & feignant adroitement qu'il l'avoit bleſſée, elle le pria, avec un petit air de colère, de la laiſſer tranquille. Le Marquis, qui n'étoit pas accoû-

tumé à l'entendre parler si sérieusement, lui fit mille tendres excuses. S'imaginant même qu'il avoit pu effectivement la blesser, il vouloit voir absolument s'il n'en paroissoit aucune marque à son col; & ce fut une nouvelle scène, qui me donna beaucoup de plaisir. A la fin je pris le parti de Memiscès; & je dis au Marquis, que ces sortes de caresses étoient contraires à la bienséance, & que cela convenoit tout au plus à des enfans. Mon Dieu! que vous êtes sévere! me répondit-il; quand on s'aime, n'est-il pas juste de s'en donner quelques témoignages? Memiscès lui dit ingénieusement, & peut-être en suivant le mouvement de son cœur: Vous croiez donc, Monsieur le Marquis, que je suis sans amitié pour vous, moi qui ne suis pas si badin? Soiez

mon Ami autant que je ſuis le vôtre, & ne badinez pas plus que moi; ce ſera m'obliger doublement.

Amulem ne m'avoit encore rien appris de l'état de ſa fortune, & de la ſituation de ſes affaires à Amaſie. Je le mis un jour ſur cette matiere, en lui demandant des nouvelles d'Oſcine, & de pluſieurs perſonnes que j'avois connûes. J'avois cru juſqu'alors que Muleid & Memiſcès étoient nés de cette belle Grecque; mais j'appris avec étonnement d'Amulem, que malgré l'amour qu'il lui avoit porté, il n'avoit jamais eu avec elle un commerce d'Epoux, & qu'il l'avoit conſervée peu de tems dans ſon Serrail. Voici de quelle maniere il me raconta leur ſéparation.

Vous vous ſouvenez, me dit-

il, qu'Oſcine avoit le cœur prévenu, lorſque nous eumes le bonheur de l'enlever avec tant de ſuccès; & que ce fut bien moins pour me ſuivre, que pour fuir le Sultan, qu'elle m'abandonna le ſoin de ſa deſtinée. La haine & la douleur étoient ſes deux plus fortes paſſions. Je m'en apperçus bien-tôt; & je vis qu'elle n'avoit pour moi qu'une honnêteté indifférente, telle que la reconnoiſſance ſans amour peut l'inſpirer. Il me falloit quelque choſe de plus. Ma paſſion étoit ardente; mais l'amour le plus tendre a-t-il quelque douceur, lorſqu'il n'eſt pas paié par un retour ſincere? Je voiois tous les jours Oſcine, dans mon Harem; je lui rendois des ſoins empreſſés; & toute ma maiſon étoit perſuadée, ſur-tout après la mort de mon Pere, qu'elle

auroit toujours le premier rang dans mon cœur. Elle le poſſédoit alors, & il dépendoit d'elle de le conſerver; mais ſa froideur fut ſi opiniâtre, qu'elle me fit perdre peu-à-peu le goût de ſes charmes. Elle s'offroit néanmoins à mes careſſes : Je ſuis votre bien, me diſoit-elle ; & je vous ai coûté trop cher, pour vous diſputer ma poſſeſſion. Mais jamais un ſigne de tendreſſe ; toujours des ſoûpirs dont je ne voiois point l'objet ; toujours un air penſif & des yeux diſtraits, dans les momens mêmes où je lui donnois les plus vifs témoignages de mon amour. Ce qui acheva de me la faire oublier, fut une nouvelle acquiſition que je fis, d'une aimable Circaſſienne, nommée Agelonne, pour laquelle je me ſentis plus vivement touché que je ne l'avois jamais été pour

Oſcine. Je l'achetai d'un Marchand d'Eſclaves, qui la menoit à Conſtantinople. Elle avoit moins de beauté qu'Oſcine ; mais elle poſſédoit ces charmes inexprimables, qui excitent l'amour plus ſûrement que la plus parfaite beauté, & elle acquit ſur moi tout-d'un-coup un empire qu'elle a conſervé juſqu'à ſa mort. C'eſt d'elle que mes deux Enfans ſont nés. Si vous trouvez Memiſcès aimable, ſa Mere vous auroit paru telle auſſi ; car c'étoit le même air, le même port, les mêmes agrémens, avec cette ſeule différence, que Memiſcès a les yeux plus fins, & les traits plus délicats. Lorſque j'eus le cœur ſi doucement occupé, j'abandonnai Oſcine à ſon indifférence ; & je ne la vis plus que par bienſéance, comme toutes les autres femmes de

de mon Harem. Elle me fit demander un jour un entretien particulier. Je ne balançai point à le lui accorder. Son premier mouvement fut de ſe jetter à mes genoux, en verſant quelques larmes. Je la relevai, avec douceur; & l'ayant fait aſſeoir, je lui demandai quel pouvoit être le ſujet de ſon chagrin. Elle commença un diſcours fort touchant ſur les malheurs de ſa deſtinée, & ſur le triſte état où elle avoit vécu, depuis que Mèzzo Morto l'avoit enlevée. Je me ſuis abandonnée entre vos mains, continua-t-elle, & je n'ai pas lieu de m'en repentir: ma condition en eſt devenue bien plus douce; & ſi j'ai continué de m'affliger, c'eſt plutôt par une ſuite de mon mauvais ſort, qui ne me permet pas d'être heureuſe, que par un effet

de vos manieres, dont je ne puis trop louer la bonté. Que n'a-t-il dépendu de moi d'être plus tendre! J'aurois reconnu votre amour, & vous auriez été satisfait de mes ſentimens : mais je n'ai pu vaincre la triſteſſe qui me domine. Vous vous êtes rebuté de ma froideur, & vous m'avez quittée pour une autre; je ne m'en plains pas : ce que mes larmes vous demandent aujourd'hui, au nom de l'amour même que vous m'avez porté, c'eſt de m'accorder la liberté de retourner à Smyrne, puiſque je ne ſuis point utile ici à votre bonheur. Rendez-moi à ma Patrie, à mon Pere, à ma Mere, à toute ma famille, à qui j'étois chere autrefois, & qui pleurent, ſans doute, mon abſence depuis pluſieurs années qu'ils m'ont perduë. Mon Pere

eſt riche ; il ſacrifiera tout ſon bien, pour me racheter de vos mains. Ainſi vous tirerez, de ma liberté, deux avantages : celui d'accorder à une Malheureuſe le ſeul bonheur qui lui reſte à eſpérer, & celui d'augmenter vos tréſors, en tirant, ſi vous voulez, pour ma rançon, beaucoup plus que je ne vaux, & que vous ne m'eſtimez.

Elle ſe laiſſa tomber une ſeconde fois à mes pieds, qu'elle tint quelque tems embraſſés malgré moi. Je lui répondis, après l'avoir fait relever, qu'il n'avoit dépendu que de ſa volonté, d'être une des plus heureuſes perſonnes de l'Aſie : qu'à la vérité, mon cœur n'avoit pu tenir contre la dureté dont elle avoit payé ma tendreſſe, & qu'il avoit cherché à ſe rendre plus heureux ; mais

qu'en cessant d'être attaché à elle par les liens de l'amour, je ne lui avois point ôté mon estime, & que j'avois quelque regret qu'elle eût attendu si longtems à me demander une grace que j'aurois toujours été disposé à lui accorder; qu'elle pouvoit donc regarder son esclavage comme prêt à finir; qu'ayant dessein d'aller moi-même, pour quelques affaires, sur les Côtes de la Méditerranée, je prendrois cette occasion pour la renvoyer à Smyrne; & que pour ce qui regardoit sa rançon, je lui promettois de ne rien exiger de son Pere, afin qu'elle eût du moins quelque reconnoissance pour ma générosité, puisque je n'avois point été assez heureux pour lui inspirer le moindre retour pour ma tendresse. Oscine parut extrêmement sen-

ſible à mon diſcours, & aux manieres honnêtes dont je tâchai de l'accompagner. Je lui tins parole deux mois après ; & je la crois maintenant, à Smyrne, dans les bras de ſa famille.

Pour moi, continua Amulem, mon deſſein étoit, en m'approchant de quelque Port de la Méditerranée, de rencontrer un Vaiſſeau François, qui pût me donner le moyen de vous faire ſçavoir de mes nouvelles. Contre l'effet ordinaire de l'abſence, plus il s'étoit paſſé de tems depuis notre ſéparation, plus elle ſembloit me cauſer de triſteſſe & d'ennui. Je vous redemandois à tous les lieux, où je vous avois vû dans mon enfance & dans ma jeuneſſe ; tout me rappelloit vos ſoins & votre amitié. L'image de ma Sœur me revenoit auſſi : vous

ſavez combien elle m'étoit chere. Ne les reverrai-je jamais ? diſois-je preſque tous les jours : N'aurai-je pas du moins la ſatisfaction de leur faire ſçavoir, que je penſe inceſſamment à eux, & que je ceſſerai de vivre plutôt que de les aimer ? Je trouvai, ſur la Côte, quelques Vaiſſeaux de Marſeille & de Genes : je chargeai de mes lettres tous les Capitaines, eſpérant qu'il s'en trouveroit un, du moins, dont l'attention ſuppléroit à la négligence des autres. Vous me dites que vous n'avez rien reçu de moi : il faut que tous m'ayent trompé. Enfin pluſieurs années s'étant paſſées, & mes enfans ſe trouvant aſſez âgés & aſſez forts pour me ſuivre, je pris la réſolution de faire moi même, avec eux, le voyage de France. J'avois appris que

Mehemet Lebi, qui est mon Parent, avoit été fait Capitan Pacha : j'espérai que par les relations que lui donne son emploi, il pourroit me faciliter l'entrée des Royaumes Chrétiens. Je me rendis à Constantinople, avec mes Enfans. J'eus le malheur de ne l'y pas trouver : il étoit à visiter, par ordre du Grand Seigneur, les Isles de l'Archipel qui dépendent de notre Empire. Ce contretems ne fut pas capable de me refroidir. Je laissai mes Enfans chez Genad, que vous avez connu autrefois à Constantinople, & qui se soûtient encore dans une heureuse vieillesse; & montant sur un Vaisseau prêt à faire voile, je me rendis à Scio, où l'on m'assura que je trouverois Mehemet Lebi. Il y étoit effectivement. Il me reconnut; &

m'ayant offert ſes ſervices, je lui déclarai naturellement le deſſein qui m'amenoit. Vous ne pouviez, me dit-il, arriver plus à propos: je cherchois une perſonne de confiance, qui voulût entreprendre le voyage de Hollande, pour ménager les intérêts de notre grand Empereur avec cette République. Chargez-vous de cette commiſſion. Vous reviendrez facilement de là par la France. La propoſition de Mehemet Lebi me charma. Je ne lui demandai que le tems de retourner à Conſtantinople, pour prendre avec moi mes deux chers enfans. Il me répondit que les affaires de notre ſouverain Monarque ne pouvoient ſouffrir le moindre délai. J'aimai mieux, ajoûta le bon Amulem, me priver de la ſatisfaction de les avoir avec moi,

que de manquer une occasion qui ne se seroit pas trouvée de longtems si favorable. Je leur écrivis de s'embarquer sur le premier Vaisseau, qui feroit voile en Europe. J'étois sans inquiétude, parce que je me repose absolument sur le zéle & la sagesse des Domestiques que j'ai mis auprès d'eux. Enfin je suis arrivé ici heureusement, & tout m'a succédé, depuis, au-delà de mes espérances. Il n'y a que la mort de Selima, à laquelle je ne m'attendois point, qui ait mêlé une vive amertume à la satisfaction que j'ai eue de vous retrouver d'une maniere si surprenante, & de voir arriver avec vous mes Enfans.

Les affaires d'Amulem le retinrent plus longtems que nous n'eussions souhaité. Il en avoit

auſſi à démêler avec Monſieur le Marquis de Châteauneuf, qui augmenterent le retardement. Nous nous occupames, durant ce tems-là, à viſiter les principales Villes de Hollande. Amulem me confia Muleid & Memiſcès, qui nous accompagnerent toûjours. Enfin nous partimes tous enſemble, avec une ſatisfaction égale; & bientôt, entrant en France, nous primes le chemin de la terre de Monſieur le Comte de.... Je lui avois écrit de Hollande, pour le prévenir. Il nous reçut avec une magnificence, dont je lui fis des plaintes; étant fâché de la dépenſe exceſſive dans laquelle il s'engageoit pour l'amour de moi. Monſieur le Duc de.... nous fit l'honneur de ſe ſouvenir de la promeſſe qu'il m'avoit faite, de nous venir voir. Toute la No-

blesse voisine vint lui rendre ses respects, & lui composer une petite Cour fort brillante. Le Marquis de... mon Gendre, & ma fille, furent les premiers à s'y rendre. Je laisse au Lecteur à se représenter les caresses qu'ils firent à Amulem & à ses enfans, & celles qu'ils reçurent d'eux. Agade pensa mourir de joie en revoyant son cher Patron, le frere de sa bonne Maîtresse, à laquelle elle avoit été si constamment attachée.

La bonne grace de Memiscès & sa beauté furent admirées de tout le monde. Monsieur le Duc de..., qui s'apperçut lui-même de la tendre amitié que le Marquis lui portoit, loua son goût dans cet attachement. On en verra les suites dans la derniere Partie de nos voyages, si les faits

particuliers, dont elle ſera remplie, me permettent de la donner au Public. Je finirai celle-ci par le triſte accident qui vint empoiſonner notre ſatisfaction, au moment que nous y penſions le moins, & qui me força encore une fois de reconnoître que ce n'eſt point dans ce miſérable monde, qu'il faut eſpérer des plaiſirs purs & ſolides. Hélas! avois-je beſoin de cette nouvelle preuve, après la fatale expérience que j'en avois faite dans tout le cours de ma vie!

Nous avions paſſé trois ſemaines dans la joie, chez Monſieur le Comte de...... Nous en étions partis pour aller chez ma Fille, malgré les efforts qu'il avoit faits pour nous retenir plus long-tems. Il nous avoit promis de nous y réjoindre, quelques jours après

notre départ ; & quatre jours s'étant écoulés, nous commencions à ſentir quelque impatience de ne le pas voir arriver. Mais, il fallut bientôt paſſer à d'autres ſentimens, qui furent ceux de la plus vive & de la plus profonde douleur. Un de ſes Domeſtiques nous apporta, le cinquiéme jour, la triſte nouvelle de ſa mort. Le plus aimable & le plus généreux de tous les Oncles avoit été frappé la veille d'une apoplexie, qui l'avoit mis en peu d'heures au tombeau. Nous fûmes comme accablés de ce coup terrible & imprévû.

Cependant il devoit être moins ſurprenant pour moi, qui connoiſſois l'état de ſon cœur, & le fond d'amertume qu'il y nourriſſoit depuis long-tems. Il m'a-

voit fait, dans ma retraite, des confidences qui n'étoient pas ſorties du mien. La mort de ſa Femme n'avoit pas ſervi à le rendre libre. Elle l'avoit replongé, au contraire, dans tous les chagrins d'une ancienne & malheureuſe paſſion, dont il s'étoit cru délivré, & qui ne s'étant réveillée que ſur des eſpérances fort incertaines, lui cauſoit tous les tourmens de l'amour, ſans lui en promettre les douceurs. Le récit de cette avanture ne ſera point aſſez long, pour faire regretter qu'elle interrompe un moment les miennes.

Avant le changement de ſa condition, lorſqu'il ſe croyoit attaché par des liens perpétuels à l'Ordre de Malte, mon Oncle n'avoit pû ſe défendre d'un goût

fort vif, pour une jeune Personne, qui n'en avoit pas pris moins pour lui. Ils étoient dignes l'un de l'autre, par tous les avantages naturels; mais l'invincible obstacle, qui arrêtoit le Chevalier, les avoit contenus dans les bornes de l'honneur; & quoiqu'ils se fussent quelquefois flattés de le surmonter, comme l'expérience a fait voir qu'on y peut parvenir, ce n'étoit pas dans un cas si commun, qu'ils devoient espérer une exception très-rare. Pendant qu'ils se consumoient en desirs & en projets, les Parens de la jeune Personne trouverent l'occasion de la marier avantageusement à un vieux Gentilhomme de leurs voisins. Elle se vit traîner à l'Autel, sans oser se permettre de faire éclater ses regrets; & la même bienséance força le

Chevalier d'étouffer les ſiens. Quelques mois après, ayant perdu ſon Frere aîné, tous ſes Amis l'exciterent à faire le voyage de Rome, pour obtenir la liberté de rentrer dans les droits de ſa naiſſance. On a vû par quels moyens j'eus le bonheur de contribuer au ſuccès. Mon Oncle réparut dans la Province, avec les titres & l'héritage de ſon Frere. Il ſe maria auſſi-tôt; & deux mois après, il perdit ſa femme. A peine eut-il quitté le deuil, qu'il reçut un billet, d'un Meſſager inconnu. Je m'en rappelle facilement les termes; & combien de reproches ne lui ai-je pas faits, de ne me l'avoir communiqué qu'après avoir eu l'imprudence d'y répondre? J'en aurois prévu infailliblement les ſuites. Mes conſeils, mes exhortations,

l'auroient ſoutenu. Mais le poiſon, contenu dans ce fatal billet, ſe gliſſa auſſi dans ſon cœur. On lui écrivoit : « Tout vous rit, » Monſieur. Vos malheurs ſont » oubliés, & ceux d'autrui ne » vous touchent gueres. Cependant que cette révolution m'étonne! M'aimeriez-vous encore? Me regrettez-vous? Souhaiteriez-vous de pouvoir m'aimer avec innocence? Je ne demande qu'un mot, qui décidera de mon bonheur, ſi vous » m'aſſurez qu'il eſt néceſſaire au » vôtre. »

Le Comte m'a dit vingt fois, qu'entraîné par d'anciens ſentimens, qui reprirent tout d'un coup une nouvelle force, il ne s'étoit pas donné le tems de réfléchir ſur l'obſcurité des termes. Il ne la reconnut, que lorſqu'elle

fut éclaircie. Sur le champ il fit cette réponse : « Hélas ! si je vous » aime ! si je vous regrette ! Que » me demandez - vous ? Si je vis ? » c'est le seul doute qui devroit » vous rester, après avoir si bien » connu que je ne voudrois vi» vre que pour vous. » Deux jours après, il reçut une autre lettre, mais beaucoup plus longue, & dattée des Annonciades, célébre Couvent d'une Ville voisine. On lui marquoit, avec beaucoup de réserve dans les expressions, que sur la connoissance qu'on avoit de son caractere, on avoit pris les siennes dans une plus grande étendue ; que s'il aimoit encore, on ne doutoit point qu'il n'aimât toujours ; qu'on lui garantissoit les mêmes dispositions, & que pour les conserver sans reproche, jusqu'à ce qu'elles

puſſent éclater en liberté, on avoit pris le parti de s'enfermer dans un Couvent; que le Mari, qu'on avoit quitté, s'affligeroit peu de cette ſéparation, parce qu'il s'étoit livré depuis quelques ſemaines à des excès de piété, qui lui feroient prendre auſſi la retraite de ſa femme pour un mouvement du Ciel, & qu'elle étoit réſolue, d'ailleurs, de lui rendre, dans l'éloignement, tous les devoirs auxquels la tyrannie de ſes Parens l'avoient obligée; mais qu'elle ne le reverroit de ſa vie : qu'à l'âge où il étoit, les apparences ne lui promettoient pas une longue carriere; enfin qu'elle trouveroit, dans ſes ſentimens, la force de ſurmonter toutes les difficultés, & qu'elle alloit ſe faire un bonheur de l'impatience même avec laquelle elle

attendroit le ſeul bien pour lequel elle vouloit vivre.

Dans le premier tranſport de ſa joie, le Comte ſe rendit au Couvent, pour y ſceller ce Traité par les plus ſaintes promeſſes. Mais, au lieu de recevoir ſa viſite avec la complaiſance à laquelle il s'attendoit, on refuſa de le voir; & ſur ſes inſtances, on lui déclara par une lettre, également tendre & modeſte, qu'on avoit fait entrer dans la réſolution de ſe conſerver pour lui, celle de s'interdire tout autre commerce que par écrit. Ce fut alors que ſa paſſion devenant difficile à gouverner, il eut recours à mes conſeils, en me faiſant l'ouverture de ſes peines. Il ne me trouva point toute l'indulgence qu'il s'étoit promiſe. Je lui repréſentai, avec beaucoup de

force, le tort que Madame C . . . faisoit à son Mari, nonseulement par l'amertume qu'elle répandoit sur sa vieillesse en lui ôtant une femme qu'il chérissoit, mais par l'atteinte qu'elle portoit même à sa réputation, puisqu'on ne supposeroit jamais qu'elle l'eût quitté si brusquement, sans quelqu'une de ces malheureuses raisons qui couvrent un Mari de ridicule ou de honte. C'est sur vous, lui dis-je, que retombera ce qu'il y a de criminel & d'odieux dans cette démarche. C'est le tour de votre Billet, qui est la cause du desordre. Si vous aviez marqué du respect pour les nœuds du mariage, Madame de C... se seroit bien gardée de les rompre. Elle auroit été jalouse de votre estime. Le courage qu'elle trouve aujourd'hui pour la conserver,

elle l'auroit eu pour ne pas s'exposer à la perdre.

Une morale si sévere étonna le Comte ; mais sa surprise augmenta beaucoup, lorsqu'après avoir bien établi la justice de mes principes, j'en conclus qu'ils l'obligeoient d'employer tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de Madame de C..., pour la faire retourner chez son Mari. Il ne me permit point d'achever. J'ai de l'honneur & de la Religion, me dit-il; mais je ne leur connois point des droits si durs. Mon espérance, ajoûta-t-il, étoit, au contraire, de vous voir admirer la vertu d'une Femme, qui est capable de faire tant de sacrifices à l'Amour. Vous en faites une Criminelle. Vous jugez encore plus mal de moi. J'en suis si confondu, que vous ne m'en entendrez plus parler.

Il me fit cette réponſe, ſans aucun emportement. Je l'embraſſai avec beaucoup d'amitié; & pour le ménager dans une ſituation ſi violente, je fis prendre un autre tour à notre entretien.

Il parut tranquille, en me quittant. L'éloignement de ſa principale Terre, qui étoit à plus d'une journée de ma retraite, nous ôtoit le plaiſir de nous voir ſouvent; mais depuis notre retour d'Italie, il n'avoit pas eu d'affaire qu'il ne m'eût communiquée dans une viſite ou par un Exprès. Cette déférence, que je n'avois aucun droit d'exiger, ne m'avoit pas rendu plus gênant. Auſſi ne penſai-je point à me plaindre de voir paſſer ſix ſemaines entieres, ſans recevoir les marques ordinaires de ſon

attention. Quoique je ne fusse pas sans inquiétude sur un silence dont je croyois pénétrer la cause, je me réduisois à des vœux pour son bonheur, qu'il étoit incapable de chercher par des voies indignes de lui. L'opinion que j'en avois, ne fut pas trompée; mais les loix de la Religion n'ayant pas toujours autant de force que celles de l'honneur, j'appris enfin qu'il avoit plus d'une raison de s'éloigner d'un Solitaire, qui faisoit profession de ne plus consulter que les premieres.

Un jour que je m'occupois de lui, on m'annonça la visite de Mr de C...., Je ne le connoissois que de nom. Je ne doutai point qu'il ne m'apportât des plaintes, ou de fâcheuses confidences. Cependant il m'aborda d'un air fort paisible; & sans employer de vaines

vaines préparations, il me dit qu'il portoit envie à mon ſort; que mon exemple l'avoit touché; qu'il ne reſpiroit que la haine du monde & la ſolitude; que ſon âge le fortifioit dans ces ſentimens & ne lui laiſſoit pas craindre d'inconſtance; qu'il étoit venu, non-ſeulement pour m'en faire l'ouverture, mais pour en concerter les moyens avec le Supérieur de l'Abbaie & moi; qu'outre les motifs de religion, j'y étois intéreſſé par des raiſons que je ne pouvois m'imaginer, & que ſi je lui faiſois la grace de l'écouter, il étoit prêt à m'en inſtruire. Je louai ſes diſpoſitions, & je lui promis toute l'attention qu'il me demandoit.

Vous ne ſçauriez ignorer, me dit-il, qu'après un long veuvage j'ai pris le parti de me remarier.

Ma fortune étoit considérable, & rien ne sembloit manquer à la douceur de ma vie. Cependant un fond d'inquiétude & d'ennui, dont toutes les dissipations ne pouvoient me délivrer, m'avoit fait penser que je n'étois pas fait pour vivre seul, & qu'après un heureux essai du mariage avec ma premiere femme, je devois me fier à mon goût dans un second choix. J'ai recherché une jeune personne de mon voisinage, & je l'ai obtenue. Ses bonnes qualités, que je connoissois, n'ont pas changé pendant le temps que j'ai passé avec elle. Mais je me suis bientôt apperçu que je ne l'avois obtenue que de sa famille, c'est-à-dire, que j'avois peu de part à son affection. Sa complaisance ne me suffisoit pas. Elle ne pouvoit pas faire mon bonheur,

puiſque je ne faiſois pas le ſien. Je ſuis retombé dans toutes mes inquiétudes. Le Ciel, dont je ne mérite la pitié que par ma droiture, m'a conduit par dégrés au vrai remède. Il m'a fait ſentir que la paix du cœur eſt entre ſes mains ; qu'il la donne à ceux qui l'attendent de lui ; que ſi toute la vie doit être employée à le ſervir, c'eſt une folie extrême de chercher d'autres biens à l'âge de ſoixante ans. J'ai profité fort heureuſement de cette lumiere, pour me renfermer dans les exercices de la piété. Ma Femme n'a pas condamné ma conduite, & je n'ai vu aucun changement dans la ſienne. Ses attentions pour moi ne ſe ſont pas relâchées un moment. Cependant, lorſque rien n'étoit plus éloigné de mon attente, elle m'a quitté pour ſe

retirer dans un Couvent.

Ce n'eſt pas tout d'un coup, continua M. de C..., qu'elle m'a informé de ſa réſolution. Il s'eſt paſſé quelques jours, pendant leſquels je n'ai pu découvrir ce qu'elle étoit devenue. Enfin, j'ai reçu d'elle une lettre fort civile, qui, ſans m'expliquer ſes motifs, m'apprenoit qu'elle s'étoit déterminée pour la retraite. Comme elle ne me cachoit point le lieu de ſon ſéjour, & qu'elle paroiſſoit compter ſur moi pour ſon entretien, loin de lui ſoupçonner des vues extraordinaires, je me ſuis imaginé qu'ennuyée d'une campagne aſſez triſte, & de la vie qu'elle m'y voyoit mener, elle ne penſoit qu'à ſe procurer plus d'amuſement dans une ſociété nombreuſe; & ma crainte, ſi j'en ai reſſenti quelqu'une, n'a

d'abord été que de lui avoir donné quelque ſujet de dégoût, qui pouvoit lui avoir fait emporter de la froideur ou de l'averſion pour moi. Cette idée, autant que le deſir de pourvoir libéralement à tous ſes beſoins, m'a conduit à ſon Couvent. J'ai demandé à la voir. On m'a répondu qu'elle ne voyoit perſonne, & que ſes ordres étoient là-deſſus d'une extrême rigueur. Je me ſuis fait connoître pour ſon Mari. On m'a repliqué que je n'étois pas excepté. Mon étonnement m'a fait demander la Supérieure, qui m'a tenu le même langage. Je n'ai pas laiſſé de régler tout ce qui concernoit la penſion. J'ai remis une ſomme conſidérable entre les mains de la Supérieure, & j'ai ſuivi, dans tous ces arrangemens, l'inclination qui me por-

toit à faire un ſort heureux à ma Femme. Il me reſtoit à démêler ſi ma conduite n'avoit pas eu de part à ſa détermination. J'avoue que dans le changement de tous mes principes, embarraſſée d'une jeune perſonne, dont je ne pouvois ſuppoſer que l'eſprit & le cœur fuſſent agréablement occupés avec moi, j'aurois regardé comme une faveur du Ciel, qu'elle eût pu trouver de la ſatisfaction dans le parti qu'elle avoit embraſſé. Mais je ſouhaitois de n'avoir rien à me reprocher. J'ai jugé qu'après m'avoir écrit, on ne rejetteroit pas du moins mes lettres. On les a reçues; on m'a fait réponſe. Je n'ai remarqué que de l'honnêteté dans les ſentimens, & de la civilité dans les termes. Mes ſcrupules étoient diſſipés, lorſque le haſard m'a

fait pénétrer un ſecret, dont je n'avois jamais eu le moindre ſoupçon.

M. de C ... me fit ici quelques politeſſes embarraſſées, pour me préparer à des explications, que le monde, me dit-il, appelle délicates pour un Mari, mais ſur leſquelles il avoit le bonheur de penſer avec la fermeté d'un Chrétien. Il ajoûta que s'il ſe croyoit obligé de me prévenir, c'étoit moins pour ſoulager ſa confuſion, que pour me diſpoſer à ſeconder ſes vues, parce que la ſuite de ſon récit alloit m'apprendre que j'y étois particulierement intéreſſé.

J'avois écrit à ma Femme, reprit-il, & j'attendois ſa réponſe. Celles que j'avois déja reçues d'elle m'étoient venues par le même Meſſager qui lui avoit

porté mes lettres. Elle avoit remis cette fois à me répondre un autre jour. Il me vient un Porteur, qu'elle employoit apparemment à ses commissions, & qui, tirant deux lettres de sa poche, me remet celle qui étoit pour moi. La seule curiosité me fait demander pour qui étoit l'autre. J'apprens qu'elle est pour M. le Comte de... Je n'avois pas ignoré qu'avant mon mariage, il avoit eu des sentimens fort tendres pour Madame de C...; & je ne vous dissimulerai pas qu'ignorant toujours par quels motifs elle avoit pris le parti de la retraite, je me suis flatté de pouvoir tirer quelque éclaircissement de l'occasion. Une libéralité m'a fait obtenir, du Messager, ce qu'il n'auroit pu refuser d'ailleurs à l'autorité d'un Maître & d'un

Mari. Je n'ai pas plus d'excuse à donner, pour avoir ouvert une lettre de ma Femme. Elle m'est restée, Monsieur, & je vous en offre la lecture. Voyez quelle doit avoir été ma surprise. Le Ciel a daigné me garantir de tout autre sentiment. . . .

Il me présenta la lettre, qui attacha effectivement toute mon attention. Elle n'a pu se conserver dans ma mémoire : mais j'en fus assez frappé, pour me souvenir qu'après l'aveu d'une vive passion & mille sermens de constance, Madame de C... ne laissoit pas de se reprocher la foiblesse qu'elle avoit eue de souffrir trop long tems mon Oncle dans un lieu qu'elle ne nommoit pas, & où les circonstances faisoient juger qu'il n'avoit pu s'introduire sans avoir violé la clô-

ture du Couvent. Elle lui recommandoit, pour leur honneur mutuel, de ne plus l'expoſer à des combats dangereux entre ſon amour & ſa vertu; & ce qui n'étoit pas moins choquant pour un Mari, elle lui parloit de M. de C... comme d'un vieil imbécille, dont le caractère n'avoit rien d'odieux, mais qui, baiſſant tous les jours du côté de l'eſprit & des forces, ne pouvoit vivre aſſez long-temps pour éloigner beaucoup leur bonheur. Elle finiſſoit néanmoins par une proteſtation formelle de ne pas quitter ſa retraite; ce qui laiſſoit entendre que mon Oncle l'en avoit preſſée; & de ne jamais l'y recevoir volontairement, jusqu'à l'heureux jour où ſes chaînes ſeroient rompues par la mort de ſon Mari.

Je n'attendis point que M.

de C... relevât le mérite de sa patience, pour lui dire que je l'admirois; & baissant les yeux, de honte pour mon Oncle, je cherchai des excuses vagues dans la chaleur de la jeunesse & des passions. Non, non, interrompit le pieux Vieillard; ne me consolez point d'un mal que je n'ai pas senti, & félicitez-moi plutôt de l'effet qu'il va produire. Après avoir refléchi sur ma situation, j'ai compris qu'il n'étoit pas juste qu'une Femme de l'âge & du mérite de la mienne, que j'ai rendue malheureuse par un caprice inexcusable, ait plus long-temps ses peines à me reprocher. Je veux lui laisser la liberté de suivre ses inclinations. C'est le principal motif qui m'amene. Non-seulement je suis résolu de m'ensévelir comme vous dans cette Abbaie, mais

je pense à m'y engager par des vœux ; & rien n'obligera plus ma femme à desirer ma mort, pour obtenir le pouvoir de disposer d'elle-même. Il ne put achever, sans laisser tomber quelques larmes.

M. de C... étoit un homme sensé, mais peu versé dans les connoissances qui s'acquierent par l'étude. Il s'étoit persuadé, sur quelques exemples mal conçus, que la profession Religieuse anéantissoit toute autre sorte d'engagement, & qu'il suffisoit à un Mari de se donner au Ciel pour rendre sa Femme au monde. J'eus beaucoup de peine à le faire revenir de cette opinion ; & mon seul témoignage n'ayant pas la force de le convaincre, il en appella au Prieur de l'Abbaie, qui acheva de lever ses doutes. Mais

j'admirai plus que jamais la droiture de ſon cœur, lorſque s'étant rendu à l'autorité d'un Théologien, il me dit qu'il s'abandonnoit donc à mes conſeils, & qu'il me laiſſoit la déciſion de ſon ſort. J'accepte, lui répondis-je, le pouvoir que vous me donnez ſur vos réſolutions, & je ne les tiendrai pas long-temps ſuſpendues. Si vous vous en rapportez à moi, vous retournerez au Château de C..., pour continuer d'y mener une vie chrétienne; d'y prendre ſoin de votre bien, dont vous êtes comptable à vos ſucceſſeurs naturels; d'édifier vos Voiſins par l'exemple de votre vertu; & vous nous ferez quelquefois l'honneur de nous viſiter dans cette ſolitude. Vous prendrez ſoin de Madame de C..., comme d'une chere moitié, qui

ne peut cesser de l'être que par votre mort ou la sienne; vous entretiendrez, par vos attentions & par vos lettres, les sentimens d'estime auxquels il ne paroît pas qu'elle ait renoncé pour vous; vous lui offrirez souvent la liberté de reprendre sa place & tous ses droits dans votre demeure commune; vous les lui rendrez de bonne grace, lorsqu'elle paroîtra sensible à vos offres; & si vous ne lui avez pas encore fait connoître que vous êtes informé de son secret, vous ne lui en donnerez jamais le moindre soupçon. De mon côté, comme je n'ignore point dequoi les passions sont capables, dans l'ame la plus noble & la plus éloignée du vice; comme je respecte votre honneur, celui de Madame de C..., celui du Comte, & que trois

motifs de cette force doivent l'emporter ſur les réſolutions qui me lient aux exercices de ma ſolitude; je me charge de voir le Comte, & de le mettre dans une diſpoſition qui ne vous laiſſe rien à craindre pour votre repos. Je le connois. Mes reproches auront quelque pouvoir ſur lui. Un cœur honnête eſt quelquefois foible, mais il ne s'endort jamais dans l'oubli de ſes principes; ou du moins, il ſe reveille facilement à la voix de l'honneur & du devoir. Je vous répons de mon Oncle, lorſqu'il l'entendra par la mienne.

Le parti que j'ouvrois à M. de C... ſe trouva ſi conforme à ſes propres inclinations, qu'après m'avoir embraſſé, il me donna ſa parole de le ſuivre avec une confiance aveugle. Pour la crainte

qu'il n'eût fait éclater sa découverte, il m'assura que loin d'en avoir instruit sa Femme, il n'avoit laissé voir aucune apparence de trouble au Messager ; & qu'ayant cru devoir garder la lettre, il avoit exhorté cet homme à feindre simplement de l'avoir perdue. En effet, j'appris bientôt du Comte que ce rapport avoit causé de vives allarmes à Madame de C... mais qu'elle s'étoit rassurée, en se rappellant que sa lettre étoit sans adresse & sans seing.

Mon premier soin fut d'écrire au Comte. Je lui faisois quelques reproches tendres de son oubli ; & je le priois, avec la même amitié, de venir passer quelques heures avec moi. Il vint peu de jours après. Je ne cherchai point de longs détours, pour lui expli-

quer ce que j'appréhendois de sa passion ; & ne voulant pas même l'exposer à manquer de bonne foi, je lui parlai de la visite qu'il avoit rendue au Couvent, avec des circonstances qui lui prouverent que j'étois bien instruit. Il se figura aussi-tôt que la lettre de Madame de C . . . étoit tombée entre mes mains ; & dans la joie qu'il eut de l'y croire sans danger, toutes ses idées se tournerent à me demander par quel hasard elle étoit venue jusqu'à moi. Mais lorsque je lui eus répondu nettement qu'elle me venoit de M. de C . . . , il changea de visage & de ton, pour m'avouer que je le jettois dans une mortelle inquiétude.

Voulez-vous m'apprendre, lui dis-je en souriant, ce qui vous attire les reproches de Madame de C...

& par quelle voie vous vous êtes introduit dans ſa retraite ? Je vous promets de vous informer, à mon tour, des ſentimens de ſon Mari & des miens. Son embarras paroiſſant augmenter, je l'aurois volontiers diſpenſé d'un récit de cette nature, s'il ne s'étoit hâté de me dire qu'il ne s'étoit rien propoſé que d'innocent, & qu'il vouloit m'en faire le juge. Il me raconta que dans l'impatience de voir une Femme qu'il adoroit, pour obtenir d'être ſouffert quelquefois à la grille, il avoit pris l'habit d'un des Artiſans qui travailloient aux réparations de quelques murs intérieurs, après s'être aſſuré du Maître, dont il avoit reçu auſſi d'exactes informations ſur l'appartement de Madame de C...; que cependant il ne s'étoit ſervi de cette connoiſ-

ſance que pour s'approcher de ſa porte, & lui demander un moment d'entretien ; qu'en le reconnoiſſant, elle avoit condamné ſa hardieſſe, mais que n'ayant pu refuſer de l'entendre, elle étoit deſcendue au jardin, où le Maître leur avoit menagé quelques inſtans de liberté ; qu'à peine avoit-il eu le temps de propoſer ſes demandes ; qu'elles s'étoient réduites à tirer de Madame de C... le renouvellement de toutes ſes promeſſes ; qu'à la vérité, n'ayant pu la faire conſentir à le recevoir à la grille, il avoit oublié ſes propres réſolutions juſqu'à demander d'être reçu pendant la nuit dans le jardin, une fois ſeulement, pour jouir du plaiſir de la voir ou de l'entendre, dont il avoit été privé ſi long-temps ; qu'au lieu de ſe rendre à

ſes inſtances, elle lui avoit fait promettre de ſe borner, pendant la vie de M. de C... au plaiſir de lui écrire, le ſeul qu'elle ſe permettoit auſſi; & que, ſans vouloir écouter ſes plaintes, elle s'étoit retirée en tremblant. Vous voyez, ajoûta le Comte, raſſuré par ma complaiſance à l'entendre, que j'ai pu vous faire ce récit ſans honte. Votre piété ne vous laiſſe plus de goût pour les tendreſſes de l'amour : mais vous les avez reſſenties. Souvenez-vous de cette chere Selima. J'ai vu ce que j'aime; j'en ſuis plus heureux, plus fort contre les tourmens de l'abſence. Vous m'allez parler de ceux d'un vieux Mari. Ils ne me touchent guères. N'eſt-ce pas lui qui cauſe tous les miens?

J'admirai ces tranſports de

jeuneſſe, qui me firent gémir intérieurement, en me rappellant en effet toutes mes foibleſſes au même âge. Cependant, aſſez ſatisfait de trouver dans Madame de C... les apparences d'une ſolide vertu, & ne doutant pas même que la connoiſſance qu'elle avoit de celle du Comte, ne contribuât beaucoup à la retenir dans les bornes qu'elle s'impoſoit, je ne vis aucune difficulté à m'expliquer ſur l'engagement que j'avois pris avec ſon Mari. Je commençai par le récit de ſon projet, qui me parut plus propre que toutes mes repréſentations, à faire entrer le Comte dans des ſentimens dignes de lui. La conſtance du Vieillard, en apprenant le ſecret de ſa Femme, ne parut à mon jeune Oncle qu'un effet de la froideur de l'âge : il en badina, com-

me d'une bonne caution pour ſon amour, du côté de la jalouſie : Mais lorſque j'eus commencé à peindre les mouvemens dont j'avois été témoin, c'eſt-à-dire, le regret que M. de C... m'avoit marqué de ſe voir un obſtacle au bonheur de ſa Femme, & la réſolution dans laquelle il étoit venu, d'embraſſer la vie religieuſe pour lui rendre la liberté de diſpoſer d'elle-même, je vis le Comte attendri de pitié & de généroſité, juſqu'à ne pouvoir retenir ſes larmes. Il m'embraſſa, ſans trouver la force de prononcer un ſeul mot. Enfin je lui appris à quel parti j'avois déterminé un des plus reſpectables Hommes du monde; & je lui demandai ſi je ne pouvois pas compter qu'il ratifiât lui-même, avec honneur, la parole que j'avois donnée pour lui ?

Il ne me répondit pas tout d'un coup ; mais c'étoit la reconnoiſſance & la joie qui lui lioient encore la langue. Auſſi-tôt qu'il en eut retrouvé l'uſage, il s'engagea, par mille ſermens, à ne pas former une penſée qui pût offenſer la vertu de Madame de C... & l'honneur de ſon Mari. A cette condition, lui dis-je, je deviendrai volontiers votre confident. Mais pour mettre votre gloire dans tout ſon luſtre, il faudroit employer l'aſcendant que vous avez ſur une Femme qui vous aime, à la faire retourner au Château de C..., & n'en être pas moins fidelle à la loi qu'elle vous impoſe de ne la pas voir. Vous ſentez-vous capable de cet effort ? Le voyant balancer, je continuai : Quand le bien auquel vous aſpirez vous appar-

tiendroit déja, quelle pourroit être votre crainte, avec la certitude que vous avez d'être aimé ? Je ne parle point de M. de C..., contre lequel vous vous croyez vous-même assez défendu par sa vieillesse, & j'ose ajoûter par sa piété. D'ailleurs, lui dis-je encore, vous ne sçauriez vous dissimuler que la Religion, l'équité naturelle, & tous les droits ensemble, se déclarent en faveur d'un Mari, qui, n'ayant jamais causé le moindre chagrin à sa Femme, se voit privé d'elle par des raisons qu'elle ne peut justifier.

Mon Oncle, qui avoit eu le temps de préparer sa réponse, ne me fit qu'une objection. Quelle apparence, me dit-il, qu'il pût proposer à Madame de C... une démarche si contraire à ses inclinations ?

clinations ? Il mettoit à part la crainte qu'il avoit de l'offenſer ; mais étoit-ce de ſa part que devoit venir le conſeil de retourner avec ſon Mari ?

Hé bien, lui dis-je, je vous demande ſeulement la promeſſe de ne pas vous y oppoſer. Il me la fit ſur le champ. Ce n'eſt pas, repris-je, que je penſe, moi-même, à lui donner des conſeils : mais, ſi vous êtes aſſez généreux, pour l'informer de ce que ſon Mari a voulu faire pour vous & pour elle, je juge ſi bien de ſa vertu, que je compte déja ſur ſon conſentement. Il ne me fit aucune réponſe. Je lui laiſſai la liberté de partir, qu'il me demanda ſous le prétexte de quelques affaires preſſantes ; & le fond que je faiſois ſur ſon caractère,

ne me laiſſa aucun doute de ſes réſolutions.

Quatre jours après, il m'écrivit qu'il avoit rendu compte à Madame de C... de notre entretien, & des diſpoſitions de ſon Mari; qu'elle en avoit été vivement touchée; mais qu'avec toute la reconnoiſſance qu'elle devoit à de ſi généreux ſentimens, elle y trouvoit une nouvelle raiſon de ne jamais reparoître devant lui : qu'une Femme, diſoit-elle, qui avoit des obligations de cette nature à ſon Mari, ne pouvoit lui prouver mieux ſon eſtime & ſon reſpect, que par une conduite ſoutenue, & qu'elle en feroit ſon étude. Je fis, au Comte, l'injuſtice de douter s'il avoit agi de bonne foi : mais il ne put me reſter aucune défiance,

lorſque, la ſemaine d'après, il vint me reprocher de lui avoir fait perdre le ſeul bien qu'on lui eût accordé dans ſa ſituation. Madame de C... avoit compris que ſon ſecret n'étoit connu que par la perte de ſa Lettre. Elle s'étoit impoſé la loi de ne plus écrire.

Je ne perdis point mes eſpérances. Il étoit queſtion de la ramener auprès de ſon Mari, & de contenir le Comte dans les bornes qu'il avoit acceptées. Je me réſervai le ſecond de ces deux ſoins; & je chargeai du premier, le Prieur de l'Abbaie, dont je connoiſſois l'eſprit & la diſcrétion. Il vit Madame de C..., qui n'étoit point en garde contre la viſite d'un Homme d'Egliſe. Il employa ſi heureuſement les motifs de l'honneur & de la Re-

ligion, qu'il la fit consentir à retourner au Château de C..., sans autre condition que d'en être sollicitée par son Mari, qui mit cette démarche au nombre de ses plus cheres obligations. Une supériorité d'ame, qui ne peut venir que du Ciel, lui fit même souhaiter que le Comte devînt de ses Amis. La distance de leurs Terres n'étoit que d'environ quatre lieues. Il lui fit une visite, sans la participation de sa Femme; & j'ai sçu qu'il n'avoit rien épargné pour lui inspirer les mêmes dispositions. Mon Oncle sentit l'excès de cette bonté, & se dispensa civilement de le revoir. Mais il fit valoir ce sacrifice à Madame de C..., qui se crut obligée, pour y répondre, de recommencer à lui écrire.

Telle étoit leur situation, lorsque

je partis pour l'Angleterre. Elle s'étoit ſoutenue juſqu'à mon retour : mais la mort du Comte ayant fini cette malheureuſe intrigue, j'ai ſçu que M. de C... étoit mort auſſi, trois ſemaines après, & que ſa Femme, à l'âge de vingt-quatre ans, s'étoit rétirée dans le même Couvent d'où le devoir l'avoit fait ſortir.

*Fin du Tome IV.*

PQ Prévost, Antoine
2021 François
M5 Mémoires et avantur
1756 es d'un homme de quali
t.4 té

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY